

A D O L P H E  
D E M O R N I,  
O U  
M A L H E U R S  
D E D E U X J E U N E S É P O U X.

A D O L P H E  
D E M O R N I,

O U

M A L H E U R S  
D E D E U X J E U N E S É P O U X,

P A R M. <sup>me</sup> \* \* \*

*Auteur d'ÉLISA BERMONT.*

---

T O M E S E C O N D.

---

A P A R I S,

Chez P I L L O T, Libraire, sur le Pont-  
Neuf, n.º 5.

---

A N X I I I . - 1 8 0 5 .

---

*Cet ouvrage se trouve*

CHEZ { ARTUS-BERTRAND, quai des Augustins.  
CAPELLE et RENAND, rue J. J. Rousseau.  
COCHERIS, quai Voltaire.  
DEBRAZ, rue Honoré, n.º 28.  
GALLAND, Palais Royal, galerie de bois.  
LEPRIEUR, rue des Noyers.  
LEVRAULT et SCHOELL, rue de Seine.  
PIGOREAU, place St-Germain-l'Auxerrois.  
PILLOT jeune, Place des trois Maries.  
TREUTTELL et WURTZ, rue de Lille.

---



ADOLPHE  
DE MORNI,

OU

MALHEURS  
DE DEUX JEUNES ÉPOUX.

---

---

LETTRE XXVIII.<sup>e</sup>

*Lesson à Belnance.*

De le

NE me crois pas livré à d'insipides regrets ; le rôle d'amant malheureux est indigne de moi ; je ne suis point fait pour gémir et soupirer. Ta lettre,

( 6 )

je ne veux point te le cacher, m'a d'abord un peu déconcerté; je croyois, j'espérois..... Mais laissons le passé, les j'espérois, et tout ce qui ne peut se rappeler : ne voyons que l'avenir. Adolphe ne jouira pas long-temps de son bonheur; je lui enlèverai sa Lina; elle sera à moi, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré. Je me réjouis actuellement qu'elle ne soit pas ma femme; c'est comme amant que mes désirs seront remplis, et mon triomphe en sera plus piquant. Le sot personnage que celui de mari! N'est-il pas bien flatteur de n'obtenir d'une femme que ce qu'elle ne peut vous refuser? Je ne sais en vérité comment je pouvois m'abaisser jusque-là.

Déjà il m'est passé plusieurs plans par la tête : si je te les disois tous, tu admirerois la fécondité de mon ima-

( 7 )

gination; mais pour les mûrir et les exécuter, il faut me rapprocher de Lina, et je suis forcé de m'en éloigner encore. Un maudit ordre!..... le régiment est commandé pour aller à.....; et défense aux officiers de quitter leur corps. Après tout, ce délai me sera peut-être plus utile que nuisible. Lina aura le temps des'ennuyer d'Adolphe; de la manière dont il s'y prend, cela ne peut tarder. Croirois - tu que les plus vives instances n'ont pu l'engager à se trouver au mariage de Céline; je dis lui, car je ne doute pas que Lina n'eût accepté, si elle en eût été maîtresse : une jeune femme est si pressée de se faire voir sous ce nouveau titre! Mais il a jugé à propos de la tenir confinée à la campagne; il est peut-être jaloux. Que je le voudrois! Heureusement il demeurera à

Sénese; toute ma peur étoit qu'il n'emmenât Lina dans sa Lorraine: cela m'eût fort dérangé; mais pour ne point chagriner la chère maman, il a consenti à se fixer près d'elle: c'est pousser loin la complaisance.

Je ne me ressens presque plus de mon accident; il paroît que Henri ~~t'en a fait un lamentable récit~~: il m'a dit que tu en avois été très-affecté; je te sais gré de cette preuve d'amitié. Mais à propos, de quoi diable t'avises-tu de me comparer à un stoïcien? Est-il donc nécessaire de recourir à ces vieux rêveurs pour caractériser le courage? Le nom de Français ne suffit-il pas? Je t'apprends que nous valons beaucoup mieux que toute la secte de Zénon. Laisse-la de côté désormais; un Français ne s'amuse point à prouver que

la douleur n'est point un mal: c'est une sottise; il fait mieux; il la supporte en riant, et badine à la vue de la mort même.

Je suis charmé que tu sois assuré de la succession de ton oncle; mais il te la fait furieusement attendre: cette maladie est éternelle; son médecin n'est qu'un sot. ~~Ne seroit-il pas possible d'en appeler un plus expéditif?~~ Ce seroit ma foi un service à lui rendre; rêve un peu à cela. Ecris-moi à....; nous partons dans trois jours pour nous y rendre.

---

---



---

 LETTRE XXIX.<sup>e</sup>

*Adolphe à Nancé.*

Sénesso, le

C'EST à présent que je jouis de ce bonheur calme, exempt de craintes, de désirs et d'inquiétudes, si bien décrit par Fénelon dans ses Champs-Elysées. Au délire d'un amour non encore couronné, a succédé un sentiment aussi tendre, mais plus doux; mon impatience ne précipite plus le temps, je m'y laisse entraîner avec délices : chaque instant m'apporte un nouveau plaisir, chaque instant me découvre dans ma Lina une grâce nouvelle. A sa vue, à sa voix, je ne

sais quoi de pur et de céleste s'insinue dans mon cœur; le sien est moins en proie aux agitations d'une pudeur trop timide; elle perd un peu de cet air craintif qui me charmoit, et pourtant me faisoit souffrir : elle commence à me sourire; ses yeux n'évitent plus les miens, j'y puis lire sa tendresse; si je veux l'asseoir sur mes genoux, elle ne m'oppose plus qu'une molle résistance; déjà ce *toi* charmant, douce expression d'amour, et que l'indifférence ne connut jamais; déjà le *toi* s'est échappé de sa bouche. Quelquefois un regard tendre, un sourire agaçant, m'invitent à la poursuivre : suis-je prêt à l'atteindre, elle se réfugie dans les bras de sa mère souriant à ses folâtres jeux. Avec quelle bonté elle s'y prête! Souvent, sous prétexte de lettres à écrire, d'affaires

à terminer, elle exige que nous allions promener sans elle; alors nous parcourons les environs. Lina m'a conduit chez toutes les bonnes gens dont elle est si tendrement chérie; il n'en est point à qui elle n'ait fait quelque présent: un mouchoir de fête à la jeune fille, une layette à la mère de famille; elle sait, elle devine ce que chacun désire. D'autres fois nous allons à ce joli pavillon dont je t'ai fait la description; je l'ai nommé pavillon de Lina: elle y a fait porter sa harpe, de la musique, des livres; nous nous y oublions des heures entières. Elle aime à m'entendre lire; s'il se rencontre un mot, un sentiment tendre, un regard furtif ou un léger serrement de main m'indique que son cœur m'en fait l'application. Il ne m'est plus possible de continuer; le livre me tombe

de la main. Qu'avons-nous besoin de savoir ce qu'ont senti les autres; que peuvent-ils nous apprendre? n'avons-nous pas nos cœurs et notre amour?

M.<sup>me</sup> de Lénange est partie le surlendemain de mon mariage; elle a fait à Lina de vives instances pour l'engager à se trotter à celui de Pauline, mais sans pouvoit l'y déterminer. Croyant connoître le motif de son refus, le soir je lui en reparlai, et lui dis que sa mère elle-même seroit charmée qu'elle saisit une occasion si favorable pour connoître Paris. Sans doute le désir de lui éviter ce que je croyois réellement une privation pour elle, me fit parler avec un peu de vivacité; car elle baissa les yeux, et d'un ton timide elle me dit: Si vous l'exigez, j'irai. — Exiger,

chère Lina ! quelle expression ! je ne veux jamais rien exiger de vous , que ce que je croirai devoir vous plaire. J'imaginois que ce voyage vous amuseroit ; peut-être je me trompe. Et prenant sa main : Décide, ma charmante amie, décide librement ; je ne veux que ce que tu veux toi-même. Alors me regardant avec tendresse : — Pouvois-tu croire que je souhaitasse quitter ces lieux ? N'est-ce pas ici que je t'ai vu pour la première fois, ici que j'ai fait le serment de t'aimer ? Ah ! restons-y, restons-y toujours ; Adolphe, ne le veux-tu pas ? Tu devines ma réponse.

Tu ne te seras pas étonné de n'avoir reçu de moi, depuis quinze jours, que de courts billets ; pour t'écrire il eût fallu quitter ma Lina : aujourd'hui j'ai profité d'une visite importune qui

la retient. Quand donc viendras-tu, Nancé ? quand pourrai-je réunir ce que j'ai au monde de plus cher ? Près de ma Lina, je sens encore ton absence. Jamais je ne te donnerai une plus forte marque de l'amitié qui nous unit dès l'enfance.

---



---



---

 LETTRE X X X.<sup>e</sup>
*Adolphe à Nancé.*

De Sénesse, le

**H**IER Lina me proposa d'aller chez Jacques, le mâçon qui s'étoit si grièvement blessé, et dont je t'ai parlé dans le temps\* ; il est guéri. Il demeure loin ; et en arrivant chez lui, Lina se trouva lasse. Les bonnes gens, charmés de la revoir, se hâtèrent d'apporter une collation, et Lina se mit à caresser les petits enfans. Le dernier, encore à la mamelle, se réveilla

---

\* Cette lettre et les billets dont il est fait mention ci-dessus, ont été supprimés.

pendant

pendant que sa mère alloit et venoit pour préparer la collation ; il jeta des cris : Lina courut à lui, le prit sur ses genoux, et vint à bout de l'apaiser ; elle le serroit contre son sein. Quelle étoit charmante dans cette attitude maternelle ! La bonne femme revint. Voyez, lui dit Lina, je suis nourrice aussi. Ah ! que vous êtes bonne, madame, répondit-elle, de vous occuper de ce petit marmot ; j'espère bien que d'ici à un an vous en aurez un aussi gentil. Lina rougit un peu : un instant après je la vis pâlir ; inquiet, je lui demandai si elle se trouvoit incommodée ; elle me répondit que c'étoit peu de chose, et, pour me rassurer, elle s'efforça de sourire ; mais elle devint d'une pâleur mortelle, et laissa pencher sa tête sur mon épaule. J'étois désolé : mais quelle

ne fut pas ma joie, quand, pressée de me dire ce qu'elle sentoit, elle m'avoua que c'étoient des maux de cœur. Ma Lina étoit mère! je la serrai dans mes bras avec transport. La bonne femme se mit à rire, et dit: N'avois-je pas raison de..... Allez, ma belle jeune dame, ne vous inquiétez pas, ce ne sera rien. Elle l'engagea à manger, assurant qu'un peu de nourriture lui feroit du bien. En effet, bientôt elle se trouva mieux; de charmantes couleurs revinrent animer ses joues, et ses doux regards m'apprirent combien la cause de son mal lui étoit chère. Ah! Nancé, qu'il est ravissant ce premier moment d'amour maternel! une jeune femme est alors la plus parfaite image de la divinité.

Elle ne voulut point que j'envoyasse chercher la voiture; appuyée sur mon

bras, nous reprîmes lentement le chemin du château. Qu'il m'étoit doux de soutenir ses pas mal assurés, et de la presser contre mon cœur! En parlant de ses espérances, le son de sa voix étoit si ému, ses regards avoient quelque chose de si tendre, que souriant je lui dis: Ma Lina, tu vas me rendre jaloux; tu aimeras ton enfant plus que moi. Ah! répondit-elle, ne sera-t-il pas toi aussi?

On me remet ta lettre: quelle joie elle me cause! Dans huit jours tu seras ici, dans huit jours nous serons ensemble! Lina est transportée. Elle attend ta Lucie avec impatience. Elle forme mille projets: ton petit Jules et ton Adèle seront les aimables compagnons de son enfant; elle voit déjà leurs jeux.

Adieu, cher Nancé; je me hâte

( 20 )

de faire mettre ma lettre à la poste,  
afin que tu puisses la recevoir avant  
ton départ. Adieu; dans huit jours  
tous mes vœux seront remplis.

( 21 )

---

---

L E T T R E X X X I .

*Célini à Lasson.*

Paris, le

C'EST avec peine, cher Lasson, que je vois ton absence si soit prolongée; je ne suis pas le seul, et souvent on me demande si tu ne viendras pas bientôt. Je ne m'étonne pas de cet empressement: gai, vif, tu fais le charme des sociétés, et peu d'hommes peuvent se flatter d'être aussi aimables que toi. Il n'est pas surprenant que tu ayes des envieux; ils profitent de quelques saillies échappées à ton humeur enjouée, pour te noircir: mais leurs discours sont sans effet sur

ceux qui, comme moi, savent combien ton cœur est essentiellement bon, et combien on te feroit tort en te jugeant sur la légèreté qui règne quelquefois dans tes propos. C'est vraiment le seul défaut qu'on puisse te reprocher.

Tu me demandes si nous comptons retourner bientôt à Lénange ; je le voudrois bien. Fatigué des fêtes et des invitations qui se sont succédées depuis mon mariage, j'aurois désiré jouir du repos et de la paix de la campagne ; mais Pauline ne veut pas entendre parler. Je ne trouve pas étrange qu'une jeune femme, flattée des éloges que lui attirent sa beauté et ses talens, ait peu de goût pour la solitude. J'avoue qu'il m'eût été doux de la lui faire aimer ; mais je ne veux pas la contraindre : bientôt, j'espère,

elle s'ennuiera elle-même de cette vie dissipée.

Moïni n'est point encore venu à Paris : j'en suis fâché ; car quoique tu te sois moqué souvent de ce qu'il te plaisoit nommer sa gravité, il est très-aimable, et j'aurois grand plaisir à cultiver sa société. Je serois sur-tout charmé de voir Pauline se lier intimement avec Lina ; elle trouveroit en elle une amie plus convenable que quelques jeunes étourdies qui ne la quittent point : mais je ne puis l'espérer, du moins de sitôt. M.<sup>me</sup> de Sénesse ne jouit pas d'une bonne santé, et rien au monde ne pourroit engager sa fille à s'éloigner d'elle dans un pareil moment.

Adieu, mon ami ; tâche donc d'obtenir un congé : il est singulier qu'en pleine paix on exige si sévèrement la présence

des officiers à leurs corps. J'en ai parlé ces jours ci à certain personnage que je ne veux point te nommer, et que tu devineras si tu peux; il a pris un air aussi mystérieux que s'il se fût agi d'un secret d'État, et m'a débité de fort belles phrases qui m'ont laissé aussi instruit que j'étois auparavant. Ce que j'ai vu de plus clair, c'est qu'il n'en savoit pas plus que moi, et qu'il ne vouloit pas l'avouer.

P. S. Je viens d'apprendre que M.<sup>me</sup> de Sénesse est très-malade; on désespère de sa vie. -

---

LETTRE

---

LETTRE XXXIIe.

*Adolphe à Vilmor père.*

Sénesse, le

CHARLES vous apprendra l'affreuse nouvelle, mon cher Vilmor; Lina est plongée dans la plus amère douleur. Grand Dieu! dans une grossesse si avancée! Hélas! ce qui me combloit de joie, est maintenant l'objet de mes plus vives alarmes. Cependant le médecin me fait espérer qu'il n'y a plus de danger à craindre. Lina, avec la douceur que vous lui connoissez, s'est soumise à tout ce qu'il a exigé d'elle; mais il est nécessaire de ne pas l'abandonner à des souvenirs déchirants.

rans. La présence, les caresses de votre femme, pourroient beaucoup sur son cœur désolé; plusieurs fois elle en a parlé avec tendresse. Je sais que vous n'hésitez pas à la laisser partir: je lui envoie ma chaise de poste; Charles l'accompagnera, et aura soin qu'elle ne manque de rien en route. Ah! si ma Lina a perdu une mère si justement chérie, qu'elle en retrouve une seconde; qu'elle puisse encore se croire pressée contre le sein maternel!

Adieu, cher Vilmor; quels droits n'avez-vous pas à tous mes sentimens!

---



---



---

LETTRE XXXIII.

*Adolphe à Nancé.*

Sénésse, le

DANS quel moment tu t'éloignes de moi, Nancé! Quel cruel devoir te force à me quitter. Qui consolera ma Lina; qui essuiera ses larmes en l'absence de ta Lucie?

La bonne Vilmor est partie ce matin; Lina n'a pas voulu qu'elle fût plus long-temps éloignée de son mari; elle sait qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre: je lui reste seul; mais de peur de m'affliger, elle se contraint devant moi. Les yeux baignés de pleurs, elle s'efforce de me sourire, et ce sourire

me déchire le cœur. Le temps n'a encore rien ôté à la vivacité de sa douleur et à l'amertume de ses regrets. Le docteur veut absolument que je l'arrache à des lieux qui nourrissent sa tristesse. J'ai parlé de la Lorraine : il lui eût été si doux de rejoindre son amie ! mais il assure que le voyage seroit trop fatigant dans le dernier mois d'une grossesse. Il veut que je la conduise à Paris, où elle sera distraite par mille objets nouveaux, et où elle trouvera des secours prompts s'ils lui devenoient nécessaires. Lina s'est d'abord fortement opposée à ce voyage ; mais elle n'a pas plutôt cru que je le désirois, qu'elle n'a plus fait d'objections. Je crains que cette complaisance ne lui coûte extrêmement : elle est plus triste que jamais, et j'ai été sur le point de

renoncer au projet de lui faire quitter Sénesse : mais le docteur n'a pas voulu le permettre ; il a insisté, au contraire, pour que je ne différasse pas mon départ : il a fallu me rendre. Qu'il m'est pénible de contraindre ma Lina ! ce sera, j'espère, la première et la dernière fois.

Je viens d'écrire à Céligni pour le prier de nous arrêter un appartement vaste et commode, et sur-tout ayant la jouissance d'un jardin. Lina, élevée à la campagne, accoutumée à respirer le grand air et à jouir de la vue des fleurs, souffriroit de n'avoir devant les yeux que de tristes murailles, et de vivre dans un lieu renfermé.

Pauline ne remplacera pas ta Lucie près d'elle ; mais je me flatte que le souvenir toujours doux des jeux de l'enfance, la lui fera voir avec plaisir.

J'attends de tes nouvelles avec impatience. J'espère que tu auras trouvé ton beau-père rendu à la vie; mais s'il en étoit autrement, ah! reviens, reviens près de ton ami, et que la mort seule nous sépare.

---



---



---

LETTRE XXXIV.<sup>e</sup>

*Lesson à Belnance.*

Paris, le

**E**NFIN me voici à Paris. Je suis arrivé avant-hier; et, vois s'il fut jamais d'à-propos plus heureux, Adolphe; comme s'il eût attendu ce moment, Adolphe vient; il amène Lina. Tu sais qu'elle a perdu sa mère; elle est plongée dans une profonde tristesse. Pauvre petite! il faudra tâcher de la consoler. C'est un soin dont je me chargerai. Mais devine où elle sera logée; je te le donne en cent: dans la maison de ma tante. — Dans la maison de ta tante? — Oui, mon ami,



dans sa propre maison. — Eh! comment cela s'est-il fait? — Rien de plus simple; Céligni, chargé par Adolphe de lui chercher un appartement, m'en parle, me donne la lettre à lire: jardin, belles fleurs, grand air. Bon, c'est cela; tout est au mieux. Sur-le-champ j'offre l'appartement en question, vacant depuis six mois. Ma chère tante, très-difficile, a rebuté plusieurs locataires; c'étoient des parvenus: .... on rentreroit trop tard; .... c'étoit ceci, c'étoit cela;

C'étoit tout, car les précieuses,  
Font dessus tout les raisonneuses;

mais ici rien à dire; et puis, présentés par moi! Je mène Céligni chez ma tante: tout est arrangé, tout est conclu. Songe un peu que les fenêtres, à hauteur d'appui, donnent sur le

jardin ( que dis-tu de cette circonstance? ), que j'y puis entrer à toute heure, et sans qu'on le trouve mauvais. N'est-ce pas le jardin de ma tante? Et moi, neveu tendre, comme de raison, je suis assidu. Crois-tu que je manque d'occasions? La fortune commence à se déclarer pour moi; j'ai presque honte de la trouver si favorable. Il eût été bien plus glorieux de triompher en dépit d'elle, et de ne devoir qu'à moi mes succès. Par exemple, si, caché dans les environs de Sénesse, joliment déguisé, épiant un heureux moment, ou plutôt le faisant naître: .... ce moyen, il est vrai, est un peu usé; mais qu'importe, chaque femme n'en croira pas moins que son amant en étoit seul capable; et comment ne pas s'attendrir? une passion si rare! l'amour-propre flatté

leur fait faire les trois quarts du chemin ; et , pour peu que l'amant soit passable , l'autre amour achève facilement le reste. Je ne vois qu'une chose à redire là-dedans ; c'est que le pauvre amant a le loisir de se morfondre en attendant sa belle : une chaumière , une vie d'hermite ; et , comme un hibou , ne sortir que la nuit , tout cela n'est pas gai. Allons , tout bien pesé , il vaut mieux que Lina vienne :

*Moins de gloire et plus de plaisir.*

en amour , sur-tout , la maxime n'est pas mauvaise.

J'ai fait à ma tante l'éloge de M.<sup>me</sup> de Morni ( il a bien fallu la nommer ainsi ) , avec circonspection néanmoins : pour Adolphe , c'est autre chose ; je n'avois pas le même ména-

gement à garder ; et , me conformant au goût de mon auditoire , j'ai loué à perte de vue ses mœurs , ses principes. J'avois pris un ton grave ; et , jetant les yeux sur la glace , je me suis trouvé l'air presque aussi ennuyeux qu'à Adolphe lui-même. Mais ma tante étoit enchantée , et m'a fait de vifs remerciemens de lui procurer d'aussi aimables locataires ; car tu comprends bien que c'est pour lui faire plaisir que j'ai conduit cette affaire.

Céligni aussi est charmé de l'arrivée de Lina ; je t'en ai marqué la raison. \* Jusqu'ici le pauvre diable n'a pas beaucoup à s'applaudir de sa condescendance ; je doute qu'elle lui réussisse , et qu'il parvienne à se faire

---

\* Dans une lettre supprimée Lasson répétoit à Belnace ce que Céligni lui mandoit à ce sujet. Voyez la lettre de Céligni.

aimer. Pauline est vaine, froide; je ne la crois pas susceptible de s'attacher; je ne dis pas à son mari, il n'y auroit là rien de fort extraordinaire, mais même à un amant. Et Céligni, qui ne seroit pas indifférent à ce petit malheur, aura peut-être plus de grâces à rendre à l'insensibilité de sa femme, qu'il ne se l'imagine.

---



---



---

LETTRE XXXV.

*Lina à Lucie.*

Sénesse, le

Avec quelle impatience j'attendois votre lettre, chère Lucie : grâces au ciel votre père vous est rendu. Ah! puissiez-vous le posséder encore longtemps. Avec quelle touchante réserve vous me parlez de votre joie! Quel ménagement délicat! combien j'en sens le prix! Mais, très-chère Lucie, ne vous imposez plus cette contrainte; vous ne feriez que me ravir la plus douce des consolations, celle de vous savoir heureuse. Ah! laissez-moi jouir de votre bonheur. Ne craignez

pas de renouveler le sentiment de ma perte ; elle m'est toujours présente : sans cesse une image chérie..... Eh ! puis-je jamais l'oublier ? Non , vous ne l'avez pas encore connue ; vous ne savez pas quelle étoit ma mère. Avec quelle tendresse elle éleva mon enfance ! Jamais un ton froid , jamais un regard sévère, ne vinrent comprimer ma joie naïve ou les doux épanchemens de mon cœur ! Le sien me fut toujours ouvert. Avec quelle complaisance elle s'associoit à mes jeux ! Combien elle les animoit ! Combien elle me rendoit heureuse ! et, lorsque j'espérois la rendre heureuse à mon tour , lorsque je me flattois , ..... elle m'est ravie , ravie pour jamais ! mes yeux ne la reverront plus ; je ne recevrai plus ses douces caresses ; je ne l'entendrai plus appeler sa Lina,

et lui prodiguer les noms les plus chers ! Si du moins, libre dans mes regrets !..... mais cet enfant qui respire dans mon sein , cet enfant qui m'est déjà si cher. Ma douleur peut, dit-on , lui être funeste : je dois la modérer. Hélas ! j'y fais tous mes efforts , et ce n'est qu'en tremblant que j'ose pleurer ma mère.

Pardonnez - moi de vous écrire si tristement ; je ne le voulois pas ; je n'ai pu m'en empêcher. Mon cœur est plus abattu que jamais. Ma Lucie, nous allons à Paris ; Adolphe le désire ; je n'ai pas voulu m'y opposer : mais qu'il m'en coûte de quitter ces paisibles lieux , où si long-temps j'ai goûté le bonheur , et où m'attache à présent un tombeau ! Je les parcours lentement ; mes regards avides ne peuvent se lasser de les contempler.

Le moindre objet a pour moi je ne sais quel charme. Ce banc de gazon où j'aimois à travailler ; ce chêne touffu qui nous servoit d'abri contre la pluie ; une simple fleur , un simple arbusté , excitent mes regrets et mes pleurs. Je m'en éloigne avec peine ; je me retourne pour les voir encore : on diroit que je crains de n'en emporter qu'une imparfaite image. Je ne puis m'en arracher qu'en me promettant d'y revenir le lendemain ; et cependant bientôt , hélas ! il viendra le jour où , pour la dernière fois..... Je ne puis plus vous cacher ma foiblesse : ce voyage..... je ne l'entreprends qu'avec une mortelle répugnance ; une voix secrète me crie qu'il me sera funeste , et que si je quitte Sénesse je ne le reverrai jamais. C'est une enfance , je le sais bien ; je me le dis,

dis , je me le répète , et je ne puis la vaincre. N'en dites rien à M. de Nancé , il en instruirait peut-être Adolphe , qui , j'en suis sûre , renonceroit à son projet , s'il savoit à quel point il me déplaît. Je ne veux pas abuser de sa complaisance et de sa tendresse. Ne ferai-je rien pour lui quand il fait tout pour moi ? Quels soins , quelles attentions il a pour sa Lina ! il semble vouloir me tenir lieu de tout ce que j'ai perdu.

Adieu , ma tendre amie ; j'espère devenir plus raisonnable : si cela n'étoit pas , quelle triste correspondante vous auriez en moi ! Adieu , encore une fois , adieu.

---



---

 LETTRE XXXVI.

*Adolphe à Nancé.*

Paris, le

**D**EPUIS hier soir nous sommes à Paris, et déjà je m'applaudis du parti que j'ai pris. Lina est moins sombre : cependant elle a pleuré en quittant Sénesse ; et pendant la route, malgré mes efforts pour la distraire, elle a été fort triste ; mais en approchant de Paris, l'air de vie et de mouvement parut lui faire quelque plaisir, sur-tout lorsque nous entrâmes dans les Champs-Elysées. Tu sais combien cette entrée de Paris est belle et majestueuse : rien dans le monde

entier ne peut lui être comparé. Ces quais magnifiques, bordés d'hôtels somptueux ; ce dôme des Invalides, qui rappelle ce beau siècle de Louis XIV. et tant de glorieux souvenirs ; ce château des Tuileries actuellement éveillant des idées non moins grandes ; là, ces chevaux, chefs-d'œuvre de l'art, impatiens du frein ; ici, ces superbes colonnades : tout attiroit les regards de Lina, tout excitoit en elle de nouvelles sensations, de nouveaux sentimens. Je lui proposai de traverser les Tuileries ; nous descendîmes : à chaque pas elle s'arrêtoit ; son admiration étoit au comble. Ce n'étoit pas sans raison : sorti de l'état de dépérissement où il languissoit depuis tant d'années, ce superbe jardin, orné de tous côtés des fruits de la victoire, offre réellement un coup-d'œil ravissant. Grâce

au génie qui préside aujourd'hui à la France, on ne reprochera plus aux Français de laisser tomber en ruines leurs plus beaux monumens.

Les idées de gloire, de grandeur, que tout retraçoit à son esprit, rendirent à Lina le feu que la douleur avoit amorti. Heureuse du bonheur de son pays, oubliant les crimes dont il fut si long-temps le théâtre, elle ne se rappela que les talens et sur-tout les vertus qui l'honorèrent. Avec quel attendrissement elle parla de M.<sup>me</sup> de la Fayette et de M.<sup>lle</sup> de Sombreuil! C'est à elle qu'il appartient de les nommer; elle est digne de les imiter. Cher Nancé, qu'ils sont à plaindre ceux qui n'ont jamais senti ce noble enthousiasme, cet élan sublime qu'inspirent les actions généreuses! Te souviens-tu de nos transports, lorsque

nous lisions les vies d'Aristide, de Caton, de Bayard, de Duguesclin! Combien nous brûlions de marcher sur leurs traces! Que de fois, nous élançant dans les bras l'un de l'autre, nous sommes-nous écriés: Et toi aussi tu en ferois autant! Heureux momens! personne ne me les a jamais rappelés si vivement que ma Lina. Nous nous étions assis, et nous n'avons pensé à nous retirer qu'à la nuit. Tout le soir s'est ressenti de cet enchantement.

Ce matin a été agréablement rempli à visiter notre nouvelle habitation. Elle est parfaitement distribuée selon mes vues. Seuls nous occupons un vaste corps-de-logis, séparé du principal bâtiment par un fort beau jardin dont nous avons la jouissance. Lina se propose de s'y promener souvent. — On me demande. Adieu, cher Nancé.

---



---

 LETTRE XXXVII.

*Le même au même.*

Paris, le

C'étoit Céligni, qui, instruit de notre arrivée, étoit accouru avec tout l'empressement de l'amitié. Il a parlé de celui de sa femme; et sur le regret bien sincère que Lina lui a montré de ne pouvoir aller de quelques jours chez elle, le repos lui étant ordonné, il a répondu qu'elle se feroit un plaisir de la prévenir. En effet, elle est venue le soir même; mais je ne sais si son cœur a eu beaucoup de part à cette démarche: elle m'a semblé plus froide

qu'à l'ordinaire; elle a peu parlé, et sa visite a été courte. Elle alloit à un concert. Je juge par ses discours qu'elle est fort dissipée, et je doute qu'elle soit pour Lina une société aussi agréable que je l'avois espéré. M.<sup>me</sup> de Lénange est absente.

J'ai su de Céligni que c'est Lasson qui lui a procuré notre logement. M.<sup>me</sup> de Cerval, à qui la maison appartient, est la tante de ce dernier: il y a mis beaucoup de zèle. Je ne pourrai me dispenser de lui faire une visite de remerciement; mais j'avoue que j'aurois mieux avoir cette obligation à tout autre. Nous allons ce soir chez M.<sup>me</sup> de Cerval; elle nous a fait dire, avec beaucoup de politesse, que si quelque chose nous déplaçoit dans notre appartement, elle mettroit tous ses soins à y faire remédier.



A 9 heures du soir.

Nous sortons de chez elle ; nous en avons reçu un accueil fort gracieux. Elle a dit à Lina, après quelques minutes d'entretien, qu'elle étoit encore plus obligée à son neveu de la lui avoir fait connoître, qu'elle ne se l'étoit imaginé. Je ne veux pas trop le lui dire, a-t-elle ajouté ; car s'il se mettoit en tête que je dois m'acquitter envers lui, je ne sais si cela seroit en mon pouvoir. Lina l'a remerciée d'un discours si flatteur, et la conversation s'est soutenue assez agréablement. Quoique âgée, M.<sup>me</sup> de Cerval paroît avoir encore beaucoup de feu et de vivacité. Elle a parlé de son neveu dans des termes qui me font croire qu'il en agit parfaitement bien avec elle. Cela me donne meilleure opinion de

de son caractère que je n'en ai eu jusqu'ici ; peut-être l'ai-je jugé trop sévèrement. Il est survenu comme nous étions sur le point de nous retirer ; il étoit moins enjoué qu'à l'ordinaire : je présume que le deuil de Lina lui a imposé cette réserve dont je lui ai su gré. Il a prié sa tante de solliciter pour lui la faveur de l'accompagner chez M.<sup>me</sup> de Morni. Tu sens qu'elle ne pouvoit lui être refusée, et j'ai saisi cette occasion pour le remercier de ce que je lui dois.

Adieu, cher Nancé ; je ne te dis point combien je me réjouis du rétablissement de la santé de ton beau-père ; tu n'en doutes sûrement pas. Adieu.

Nous dîmons jeudi chez M.<sup>me</sup> de Céligni.

## LETTRE XXXVIII.

*Lisson à Belnance.*

Paris, le

JE l'ai vue : un instant, il est vrai ; mais il a suffi pour m'en rendre plus idolâtre que jamais. Un air de mélancolie répandu sur toute sa personne, donne à sa physionomie, à ses moindres mouvemens, je ne sais quoi de plus touchant. Tu riras de m'entendre parler ainsi, moi qui n'ai jamais rien trouvé que de fort ennuyeux dans cette divine mélancolie, qu'on a voulu, je ne sais pourquoi, nous faire regarder comme l'attribut de la *perfectibilité*. Grand et nouveau moi

pour exprimer la plus complète chimère qui puisse tomber dans l'esprit. Je ne sais ce que ses partisans peuvent faire de tant de siècles d'ignorance et de barbarie qui ont succédé aux beaux siècles de la Grèce ; c'étoit un étrange perfectionnement ! Les sautent-ils à pieds joints ? C'est fort bien fait. Mais à quelle époque veulent-ils sauter ? si c'est au XIX.<sup>e</sup> siècle, je leur en fais mon compliment. Il reste une belle marche à faire à la perfectibilité ! Mais où vais-je m'égarer ? Revenons à Lina. Ma foi ce système de perfectibilité s'adapte très-bien à sa personne ; elle m'en persuaderoit beaucoup mieux que les écrits de..... de..... Ses belles joues un peu pâles ne m'ont jamais paru d'une forme si parfaite. Ah, Belnance ! qu'il seroit doux de les colorer de

nouveau des roses de l'amour ! Quelles délices de rendre à ses yeux le feu et l'éclat dont je les ai vus briller ! Il m'a fallu gouverner sagement les miens. Deux importuns témoins ! d'un côté ma tante , de l'autre le grave Morni ; jamais il ne m'a semblé si haïssable. Le voir assis près de Lina, l'en savoir possesseur ! connois-tu rien de plus détestable que cette pensée ? elle m'a fait mordre les lèvres de dépit. Mais bientôt..... l'accès de chez elle m'est ouvert ; on m'a permis d'accompagner ma tante : une fois admis , je compte bien n'être pas toujours suspendu à sa manche. Et puis, ce jardin, ces bosquets !... Je l'y verrai seule. Adolphe ne sera pas, j'espère, attaché sans cesse à ses pas. Doutes-tu que je ne sache mettre à profit ces précieux momens.

J'ai besoin de savoir comment elle est avec son mari. Ils dînent tous deux jeudi chez Pauline, qui m'a aussi invité ; là je ferai mes observations. J'imagine que l'amour a déjà fait place à l'indifférence : indubitable et merveilleux effet du lien sacré ! Mais à propos, sais-tu que nous lui devons de la reconnoissance ? Tu n'en crois rien , peut-être ; mais, dis-moi : où en serions-nous, nous autres jeunes gens, si les jolies femmes restoient engouées de l'homme qui leur a plu le premier ? nous péririons d'ennui et d'oisiveté. Grâce au nœud solennel, elles s'en lassent bientôt, et nous reviennent plus aimables, plus piquantes que jamais. Tu vois que ce vénérable hymen, qui nous sembloit la chose du monde la plus triste, la plus maussade, est, au fond, ce qui donne

de la vie et de l'agrément au commerce. Voilà qui est fait ; je m'en déclare l'apologiste : quelque jour je ferai paroître une brochure sous ce titre :

*De l'hymen considéré sous un nouveau point de vue, et de ses plus réels avantages, demeurés jusqu'ici inconnus aux législateurs anciens et modernes, et dus, en grande partie, aux progrès de la perfectibilité.*

Encore ce mot de perfectibilité ! N'en sois pas surpris. Je me suis disputé hier avec un de ses plus zélés défenseurs. Je t'assure que ses raisonnemens étoient plaisans. A ton retour je te mettrai aux prises avec lui.

Adieu, Béhnance ; jeudi est un grand jour. Peut-être avant verrai-je Lina. Ma tante parle de lui rendre demain sa visite. Elle en est enchan-

tée, et se propose de se lier étroitement avec elle. Étroitement ! doucement, s'il vous plaît, ma chère tante : cela n'entre point dans mes vues. Il faudra que je modère ce grand empressement ; il me gêneroit fort. Et puis quel besoin a Lina de la société d'une femme qui seroit sa grand'mère ? celle d'une veuve lui convient beaucoup mieux. N'es-tu pas de cet avis ? Avant un mois j'espère que Lina en sera aussi. Adieu.

---



---

 LETTRE XXXIX.<sup>e</sup>

*Lasson à Belnance.*

Paris, le

J'ÉTOIS de bonne heure chez Pauline ; je ne voulois pas manquer le moment de l'arrivée de Lina ; elle faisoit le sujet de la conversation : les jeunes gens ne finissoient point leurs questions ; ils savent qu'elle est jeune et belle , je ne me souciois pas de la louer ; mais en dépit de ma politique , l'envie de punir Pauline de sa jalouse injustice l'a emporté. Voici ce que c'est : elle soutenoit à son mari , et sans autrement s'expliquer , que Lina étoit fort changée ; il est vrai que cela s'en-

tendoit assez ; lui n'en convenoit pas : on m'a pris pour juge. En vérité , ai-je dit d'un air indifférent , je ne conçois pas qu'on puisse disputer là-dessus. M.<sup>me</sup> de Morni est sûrement très-changée. J'ai prononcé ce mot avec affectation. Eh bien , a dit Pauline d'un air triomphant ; l'entendez-vous , monsieur ? Il faut , ai-je continué , que M. de Céligni soit entièrement aveuglé , pour nier qu'elle est prodigieusement..... embellie. La surprise , le mécontentement de Pauline , ne se peuvent rendre. Quoi , madame , lui ai-je froidement demandé ; est-ce que ce n'est pas ce que vous vouliez dire ? Non , certes , a-t-elle répondu d'un ton piqué ; mais apparemment je me suis trompée ; je suis excusable. Qui croiroit que le chagrin et une grossesse fussent propres à embellir une femme !

C'est un nouveau secret ; il faut féliciter M.<sup>me</sup> de Morni de le posséder.

Lina est arrivée assez tard ; sur-le-champ on a servi. Placé près d'elle à table, mon genou touchoit le sien : circonstance dont j'ai fait peu de cas jusqu'ici ; mais dont alors j'étois si charmé, que tu ne me trouveras pas moins fou que D.... Te souviens-tu des transports, pour avoir seulement ~~baisé la main de sa maîtresse~~ ? Me voilà en beau chemin pour devenir un héros de roman. Mais c'étoit peu que le genou, mes regards erroient sur le plus beau sein du monde : voilé, il est vrai ; mais ses formes enchantées ne s'en apercevoient pas moins, et n'en étoient que plus ravissantes. Tu ne peux te faire d'idée de l'expression des yeux de Lina : si tendres, même lorsqu'ils regardent des indif-

férens ! Que seroit-ce s'ils fixoient un amant ? Le malheur c'est qu'ils ne se fixent que sur un mari : pure habitude, je pense. Seroit-il possible qu'elle l'aimât encore ? Après tout je dirai ce que disoit F..... en pareil cas : puisqu'elle aime son mari, elle en aimera bien un autre. Mais je vois que j'aurai besoin de beaucoup de circonspection, et de marcher pas à pas. Ce sera ma foi un siège en règle ; jusqu'ici je n'avois fait que des coups de main. J'avance dans la carrière militaire, Belnance. Et pourquoi pas dans la politique ? dissimuler, tromper, n'est-ce pas l'acception ordinaire du mot : qu'importe que ce soit pour une femme ou pour un empire.

J'ai fort bien débuté ; j'ai été fort sensé, et j'ai parfaitement discouru. Il me semble t'entendre demander sur

quoi; tu n'y penses pas, mon ami! passe devant Lina; son attention à m'écouter, quelques mots sortis de sa jolie bouche, me défendoient de l'ennui; mais avec toi, je ne répondrais pas de ne pas m'endormir.

Ecoute plutôt un fort joli projet; je veux faire revivre l'envie que ma tante a eue, il y a deux ans, de me loger chez elle: je n'avois eu garde ~~d'y consentir, comme tu crois~~; mais aujourd'hui, être presque sous le même toit que Lina, n'avoir qu'un saut à faire pour me trouver près d'elle! Il faut que cela soit. Le malheur, c'est que dans le temps j'alléguai de si bonnes raisons à ma tante, hors la vraie pourtant, que je crains qu'il ne me soit pas facile de les détruire. Mais quelle peur ridicule! Un avocat se moquerait de moi. Combien pour-

roient dire le pour, le contre, *c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe*. Dans le fait, où est la question que le oui et le non n'aient pas décidée tour à tour? Les sénateurs véniens auroient bien su qu'en dire, et je ne crois pas qu'ils soient les seuls. Allons, rien ne sera plus facile que de persuader la bonne femme; j'ai déjà un texte admirable: l'attachement, la reconnoissance, le désir d'être près d'elle, etc.; etc. Qui pourroit aller là contre? je vais mettre les fers au feu, Adieu, Belnance,

L E T T R E X L.<sup>e</sup>*Adolphe à Nancé.*

Paris, le

QU'IL est d'heureux momens dans la vie, cher Nancé ! qui refuseroit de les acheter des peines dont elle est souvent semée ? De quel prix est alors l'existence !

Ce matin, j'étois dans mon cabinet : Lina entre une lettre à la main ; ses yeux brilloient de bonheur ; et m'embrassant avec tendresse : Ah ! me dit-elle, comme tu me rends heureuse ! que je suis fière d'être à toi ! Lis cette lettre : de tout ce que tu as fait pour

moi, voilà ce qui m'est le plus sensible. Charmé de ses caresses, j'ai pris la lettre ; je l'insère ici : elle t'apprendra le sujet des transports de ma Lina.

*Vilmor père à M.<sup>me</sup> de Morni.*

De le

MA très-chère enfant, c'est les larmes aux yeux que je vous écris, pour vous remercier de votre nouveau bienfait ; car quel autre que vous et M. de Morni pourroient nous faire un tel présent ? Mais il est trop, trop considérable : trente mille francs ! N'aviez-vous donc pas déjà fait assez pour nous ? c'étoit, en vérité, plus que je n'osois désirer. Cependant, ma chère enfant, nous ne refusons point



vos dons ; nous savens que vous en seriez affligés. Nous les acceptons avec une bien vive reconnoissance : je ne vous cacherai point que , sans le savoir , vous avez comblé les vœux que nous formions encore , non pour nous , mais pour notre cher fils. Il aime une jeune personne , il en est aimé ; mais les parens ont refusé de la lui donner , jusqu'à ce qu'il eût quelque fortune. Je ne doute point à présent qu'il ne l'obtienne ; je vais lui écrire tout ce qu'il vous doit. Je n'avois pas voulu vous parler de cette affaire : ne vous en offendez pas , ma chère Lina ; sûrement il eût été peu convenable de vouloir abuser de votre bon cœur. Mais à présent c'est avec grand plaisir que je vous le dis ; car je sais que vous vous réjouirez du bonheur que vous nous procurez. Je n'ai

n'ai plus rien à souhaiter que la continuation du vôtre. Tous les jours à genoux , votre bonne nourrice le demandera au ciel , comme elle a toujours fait ainsi que moi. Elle vous embrasse avec toute la tendresse de son cœur. J'espère , ma chère enfant , que vous ne refuserez pas à votre vieux papa la liberté d'en faire autant , et que vous voudrez bien présenter à M. de Morni nos respects , et lui faire agréer notre bien vive reconnoissance.

VILMOR.

Après avoir lu cette lettre , je l'ai rendue à Lina. Excellens cœurs , lui ai-je dit ! quelle reconnoissance pour un si foible don ! Pouvois - je faire moins pour le vertueux couple qui te chérit si tendrement ? Et puis - je ou-

blier que c'est à ton frère ; à ses éloges , que je dois ta main ? Je l'ai pressée dans mes bras. Lui suis-je seul obligé , ma charmante amie ? Oh ! non , non , s'est-elle écriée ! il a fait aussi mon bonheur ; et , me serrant contre son sein , elle a fait passer dans mon cœur toute l'émotion du sien.

Quelle matinée ! quel doux délire !  
 O Nancé ! quel sentiment que l'amour quand il est joint à l'innocence !  
 Non , qui n'a senti qu'une passion coupable , ne connoît pas l'amour ; il en ignore les plus ravissantes illusions.  
 Je..... Dieu ! Lina ressent les douleurs de l'enfantement ; je ne fermerai point ma lettre que..... Ah , Nancé ! qu'aurai-je à t'apprendre !

A neuf heures.

Je reviens à toi transporté de joie !  
 Lina est heureusement accouchée d'un garçon , qui , ainsi qu'elle , jouit de la meilleure santé. Je ne puis t'en dire davantage ; je suis hors de moi.

---

---



---

 LETTRE XLI.\*

*Le même au même.*

Paris, le

MILLE remerciemens à ta Lucie de son aimable lettre, cher Nancé. Elle a fait le plus grand plaisir à Lina : elle étoit bien persuadée de la part que vous prendriez tous deux à son bonheur. Elle est presque entièrement rétablie ; mais elle ne peut nourrir, elle n'a point de lait. C'est, dit-on, un effet du chagrin qu'elle a eu pendant sa grossesse. Elle a été extrêmement affligée d'être hors d'état de remplir un devoir qui lui eût été si doux. Pour moi, je ne m'y serois cer-

tainement point opposé ; mais je t'avouerai que je commençois à trouver les raisons de M. B.... \* assez bien fondées. Cette année m'eût semblé un peu longue ; je ne suis pas trop fâché qu'un obstacle naturel soit venu à la traverse, et me rende tous mes droits.

Le petit se nomme Alphonse. Lina l'a souhaité ainsi, à cause de sa mère qui s'appeloit Alphonsine : elle se la rappelle sans cesse. L'autre jour elle tenoit l'enfant dans ses bras et le regardoit avec toute la tendresse maternelle ; quelques larmes coulèrent sur ses joues ; et, levant les yeux sur moi, elle me dit : Quel plaisir elle eût eu à le caresser ! combien elle l'auroit aimé ! Cependant il est impossible que

---

\* Voyez le septième vol. de Pamela, où la question si les mères doivent nourrir leurs enfans est discutée entre M. B..... et sa Pamela.

le sentiment nouveau dont son cœur est rempli, laisse autant de place à ses regrets et à sa douleur. La sienne se change insensiblement en ce souvenir doux que l'on conserve des personnes qui nous furent chères. L'amour maternel, cher Nancé, est, chez les femmes, le sentiment dominant; elles semblent créées pour lui; c'est le seul où nous ne pouvons les égaler. Elles ressentent moins fortement que nous, peut-être, l'amour, cette passion si terrible; l'héroïsme de l'amitié leur est inconnu: jamais femme ne s'est dévouée pour son amie; c'est parmi les hommes que se trouvent les Oreste et les Pilade, les Nisus et les Euriales, les Damon et les Pythias; mais jamais la tendresse d'un père n'égalera celle d'une mère; jamais il ne s'oubliera au même point; lui et son fils seront

toujours deux: la mère ne fait plus qu'un avec son enfant; elle n'est plus elle, elle est lui. Quels soins l'inspirent de son fils! quelle touchante sollicitude! Sans cesse auprès de son berceau, elle sourit à son sommeil, épie l'instant de son réveil, et par ses doux baisers lui apprend déjà à connaître sa mère.

---

## L E T T R E   X L I I I .

*Lisson à Belnance.*

Paris, le

J'AI réussi, et à l'heure que je te parle, je suis établi dans un joli appartement ayant vue sur le jardin; ma jalousie baissée, je puis observer tous les mouvemens de Lina, sans qu'elle s'en aperçoive; mais jusqu'ici cela ne m'a servi qu'en espérance; elle est accouchée, et par conséquent point de promenades : je crois qu'elles commenceront aujourd'hui, du moins c'étoit son projet. Je l'ai vue deux fois ces derniers jours, mais en cérémonie;

il

il y avoit du monde. C'est sur le bienheureux jardin que je compte.

Je viens de faire la plus charmante emplette; je verrai Lina sans qu'elle s'en doute; mes regards furtifs pourront pénétrer jusque dans sa chambre, jusque dans son cabinet de toilette: on ne s'observe pas tant quand on croit n'être pas vu. Mille heureuses négligences feront le charme de mes yeux et les délices de mon cœur. De toutes les découvertes, Belnance, la plus belle, sans contredit, est le télescope; il réalise les merveilles de la fable et les rêves de l'imagination. Aussi prompt que la pensée, il dévore l'espace, il rend l'ami à son ami, et la maîtresse à son amant, Gassendi, reçois mon hommage; que d'autres pénétrèrent les secrets des cieux, moi je vais en épier de plus doux.

2.

7

Je suis outré : sais-tu ce que j'ai vu ? Lina assise sur les genoux d'Adolphe : d'une main elle jouoit avec ses cheveux ; il tenoit l'autre, et deux fois il l'a pressée de ses lèvres. La sottise vision ! C'est bien la peine d'avoir un télescope ! J'ai failli le briser de dépit : je l'ai détourné avec colère ; mais malgré moi je l'ai reporté sur Lina, Toujours cet importun. Que je le hais !

Enfin il est parti ; Lina quelques momens a caressé son fils , puis l'a remis à la nourrice , car heureusement elle ne nourrit point ; je le craignois fort. Que peut-on dire avec un petit marmot pleurant et criant sans cesse ? Maintenant elle tient sa harpe ; et admire le pouvoir de l'imagination, quoique je sois trop loin pour que sa voix parvienne jusqu'à moi , je crois

l'entendre ; quand chantera-t-elle pour moi , uniquement pour moi ? Quand sera-ce l'heureux signal.... ?

Que vois-je ! elle est dans le jardin ; elle s'appuie sur le bras de Louise. Je vais descendre , non pour aller à sa rencontre ; cet air familier n'est pas encore de saison ; mais j'ai dans l'idée que dans les détours des allées nous finirons par nous trouver l'un devant l'autre ; alors tu sens que la politesse ne me permet pas de passer sans l'aborder.

Tout a été au mieux. *Le hasard* ! je te le disois bien , me l'a fait rencontrer dans le bosquet de l'Amour , ainsi nommé à cause d'une statue du petit Dieu. Heureux présage , Belnance ! *Surpris* de la voir , je lui ai demandé respectueusement pardon d'interrompre sa solitude ; ou

m'a répondu civilement, et les chapitres éternels de la santé et du temps ont à l'ordinaire entamé la conversation. De là il ne m'a pas été difficile de la prolonger. Nous avons parlé musique, campagne, fleurs, tous sujets assez insipides, comme tu vois; mais une première fois, et devant Louise, je ne pouvois en traiter de fort intéressans. Il ne faut pas l'effaroucher. Je veux l'accoutumer à me voir sans défiance; au moins je n'étois gêné ni par une mère, ni par Adolphe. Plus heureux que je ne le fus encore, j'étois presque seul avec elle; elle ne parloit qu'à moi, ses beaux yeux ne se fixoient que sur moi. Quelle touchante expression y est peinte! quel doux son de voix! il décèle la sensibilité de son cœur. Pourra-t-elle se borner à n'aimer jamais qu'un mari!

Impossible: Bon pour une femme laide, elle n'a rien de mieux à faire; mais elle, si charmante, ce seroit un meurtre.

Mais admire ma sagesse; dans le moment où l'entretien étoit le plus vif, et sembloit le plus lui plaire, je me suis interrompu; et, alléguant la crainte de l'importuner, je me suis retiré en lui faisant une profonde révérence. L'art de se faire désirer est un grand art, Belnance; tout amant qui attend qu'on le congédie est un sot. Elle n'a plus fait qu'un tour d'allée, et elle est rentrée: je suis retourné au télescope; mais de malheureuses persiennes se sont fermées, et je n'ai pu rien voir. C'est une maussade invention que ces persiennes; quelque mari, je présume.....

Adieu, Belnance; depuis long-temps

je n'ai pas eu de tes lettres. Que deviens-tu donc ? Je conçois que tu n'as pas des détails fort gais à me donner : je te tiens quitte des conversations du vieux curé, et des descriptions romantiques ( pour me servir du terme en faveur ) des environs du château de ton oncle ; mais tu pourrais, du moins de temps en temps, me donner quelques signes d'existence,

---



---



---

LETTRE XLIII.

*Le même au même.*

Paris, le

C'EST donc la chasse qui fait maintenant tes plaisirs ; et dès le matin, tes tayauds retentissent dans les bois : tu dois trouver ample gibier ; ton oncle n'y faisoit pas grand dégât. Mais ton voisin-campagnard est plaisant ; il a juré, je pense, de ressusciter celui dont parle Molière : les hourets galeux, la jument poulinière ; rien n'y manque, hors toutefois les pistolets à l'arçon ; fais-lui faire cette emplette, je te prie, afin d'achever la ressemblance.

Moi, je chasse aussi, comme tu



sais, mais ma chasse est plus difficile que la tienne; je ne poursuis pas ma jeune biche pour la tuer, et je crains d'avoir beaucoup de peine à l'appriivoiser. Cependant elle ne me fuit pas; déjà nous nous sommes rencontrés plusieurs fois au jardin; ce *hasard* est vraiment une chose étonnante. Mais Adolphe, diras-tu, est-ce qu'il n'y vient pas? Comment veux-tu qu'il y vienne? Est-ce que tu ne sais pas?... Mais non, je ne t'en ai pas encore dit; oh bien, sache que Céligni a un procès assez important. Je lui ai mis dans la tête de se faire seconder par Adolphe, qui peut en effet lui être utile. Pendant que celui-ci visite des juges, examine les dits, contredits, et autres aimables pièces de procès, je suis libre près de Lina, qui ne veut pas sortir seule, et dont le jardin devient l'unique

ressource. Elle n'est plus surprise de m'y trouver; elle s'accoutume à me voir et à m'entendre. J'ai soin de faire rouler l'entretien sur les sujets que je sais être de son goût; je paroissais penser et sentir comme elle; quelquefois pourtant je suis d'un avis contraire, afin de lui donner le plaisir de me ramener au sien. De toutes les manières de flatter, celle-là n'est pas la plus maladroite. Elle aime la littérature, la poésie, les beaux vers; l'autre jour elle suivoit des yeux son fils que la nourrice emportoit; je lui rappelai ceux-ci d'Andromaque:

Mais il me reste un fils, etc.

Nous continuâmes à parler de Racine, et elle cita quelques autres passages avec un accent si touchant, qu'enivré, et presque insensé, je faillis

prendre l'enchanteresse dans mes bras; au risque de tout ce qui pouvoit en arriver. Si j'avois espéré obtenir mon pardon! Mais avec tant de sensibilité elle a tant de modestie, un tel air de candeur! Elle m'en impose malgré moi. Croirois-tu que je n'ose même essayer avec elle le moyen qui m'a souvent réussi près de jolies prudes. D'abord à leur ton, je m'insinuois dans leur confiance; insensiblement moins réservé, j'animois l'entretien de saillies un peu *gaiés*: on rougissoit, on me grondoit, mais on m'écoutoit. J'allois mon train, on rougissoit moins; et la jolie prude et moi finissions par être d'accord. Mais ici cette ressource m'est interdite; une tentative de ce genre éloigneroit de moi Lina sans retour. Cependant, comment la familiariser avec de cer-

taines idées, s'il ne m'est pas permis de hasarder le moindre mot? Les livres, même les livres, il n'y faut pas compter; elle n'en lit aucun, je crois, qu'un janséniste ne puisse approuver: les Contes de..... de....., tant d'ouvrages charmans faits pour allumer le désir, qui, lus en cachette par une jeune beauté, préparent sa défaite et le triomphe de son amant, sont impitoyablement bannis de sa bibliothèque: c'est une suite des impressions qu'elle a reçues dès son enfance. Maudites impressions! elle n'en reviendra jamais. Je ne puis espérer d'y donner atteinte, et encore moins d'obtenir rien d'elle par la surprise des sens. Il ne me reste qu'à attaquer son cœur: l'amour, l'amour seul peut me la livrer; mais ce n'est pas l'affaire d'un jour. Il faut l'intéresser en ma

faveur ; mais comment ? Me déclarer ouvertement, ce seroit tout perdre ; je lui avouerai que j'aime ; sans lui dire que c'est elle ; ainsi je pourrai lui peindre ma passion sans qu'elle s'en offense. Elle m'écouterà, sois sûr qu'elle m'écouterà. Quelle femme ne se plaît pas à entendre parler d'amour ? Je la rendrai sensible à mes tourmens ; j'exciterai sa pitié, et de la pitié à l'amour il n'y a qu'un pas.

---



---

LETTRE XLIV.

*Le même au même.*

Paris, le

**H**IER j'étois au jardin le premier ; je m'étois assis et je rêvois à la manière dont je m'y prendrois pour amener l'entretien au sujet désiré. J'ai entendu les pas de Lina ; je n'ai pas remué ; je n'étois pas fâché d'être surpris dans ma mélancolique attitude. Elle a quelque chose d'intéressant cette attitude ; les belles ne l'ignorent pas ; aussi aiment-elles fort à s'y laisser surprendre ; et, pour y parvenir, telle attendoit depuis trois heures, peut-être, son amant trop lent à son

gré. Lina ne m'a pas tant laissé languir ; elle m'a bientôt aperçu , et , passant devant moi , elle m'a demandé en riant depuis quand je rêvois si profondément. J'ai tressailli , comme tu penses bien ; je me suis levé précipitamment et j'ai balbutié quelques mots qu'elle n'a sûrement point entendus. Qu'avez-vous , a-t-elle repris d'un air plus sérieux ? Êtes-vous malade ? vous ne semblez pas être dans votre assiette ordinaire. Je n'avois garde de manquer une si belle occasion. Pardonnez-moi , madame , ai-je tristement répondu ; je n'ai aucun sujet nouveau de chagrin. — Aucun sujet nouveau ! en auriez-vous d'anciens ? J'ai gardé le silence. Je suis indiscret , a-t-elle continué ; votre silence me l'indique. — Vous ne pouvez l'être , madame ; je ne me tais que

dans la crainte de vous importuner. Quel intérêt pourriez-vous prendre au sort d'un infortuné à peine connu de vous ? — Vous me feriez une grande injustice , a-t-elle répondu , si vous me croyez incapable de compatir à vos chagrins. Mais , je l'avoue , vous m'étonnez ; jusqu'ici je vous ai cru heureux. — Combien j'en suis éloigné , me suis-je écrié ! Non , madame , je ne suis pas heureux ; l'espérance même m'est ôtée , et la vie ne m'offre plus qu'un sombre avenir. J'ai soupiré. — Est-il possible ? ( d'un ton touché ) mais peut-être vous laissez-vous trop abattre ; peut-être voyez-vous trop en noir ; votre sort ne peut-il changer ? — Non , madame , il est fixé pour jamais ; et , puisque vous avez la bonté de m'entendre , jugez-en vous-même. J'aimois ; que dis-je , j'aimois ? j'ado-

rois une jeune personne charmante. Digne de vous être comparée, elle possédoit toutes les grâces et toutes les vertus. Sa douceur n'ôtoit rien à sa vivacité et à son enjouement. Je me flattois de la voir à moi : déjà je croyois toucher au moment fortuné ; déjà je me croyois chargé de son bonheur. Qu'il m'eût été doux de ne respirer que pour lui plaire, d'étudier ses desirs, de les prévenir, de lui faire partager mes transports. Je me suis arrêté avec une émotion qui n'étoit point feinte : comment m'en défendre près d'elle, et lui parlant d'elle-même ? Que je vous plains, a-t-elle dit ! je n'ose vous presser d'achever, sans doute elle ne..... Elle s'est tue ; j'ai compris qu'elle alloit dire, ne vit plus ; et, lui laissant cette erreur qui entroit dans mes vues, j'ai repris ; elle est à jamais

jamais perdue pour moi ; et à la fleur de mes ans je suis condamné à ne plus connoître que la douleur. J'ai levé les yeux sur elle ; les siens étoient humides. Peu s'en est fallu que je n'aye totalement oublié mon plan de conduite. Ah, Belnance ! voir cette charmante créature verser des larmes pour moi, et ne pas tomber à ses pieds ! conçois-tu ce qu'il m'en a coûté ? Mais ce n'étoit pas encore le moment ; elle n'est pas, elle ne peut être assez prévenue en ma faveur. Mon cœur battoit avec violence. Contiens-toi, me suis-je dit ; elle ne te hait point ; laisse à sa pitié le temps de se développer, et elle est à toi. J'ai fait quelques pas, et revenant à elle : Pardonnez-moi, madame, de vous avoir entretenue de mes malheurs ; jusqu'ici je m'étois efforcé de les renfermer dans

mon sein : malgré moi ma tristesse a frappé vos yeux. Je ne puis le regretter ; la généreuse compassion que vous daignez me montrer.... ! Combien j'en suis pénétré ! quels maux n'en seroient point adoucis !

J'ai changé de discours, mais j'ai eu soin de paroître toujours profondément affligé. Peut-être penseras-tu que je devois lui demander la permission de l'entretenir quelquefois de mes chagrins : que tu l'entends mal ! c'eût été risquer d'éveiller ses soupçons et la mettre en garde contre moi. Qu'ai-je besoin de cette permission ? ne pourrai-je pas faire revenir l'entretien *involontairement* sur ce sujet, toutes les fois qu'il me plaira ? Pourquoi refuseroit-elle de m'entendre ? sa jeunesse, son peu d'expérience, ne lui permettent pas de se défier d'un piège

si adroitement tendu. Qu'a-t-elle à redouter d'un homme épris d'une autre femme ? Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne répète cette conversation à Morni ; il pourroit bien avoir plus de pénétration. Malgré sa sagesse, il a peut-être quelquefois fait usage de ces innocens stratagèmes. Heureusement il est toujours fort occupé du procès de Céligni, qui, dit-on, sera jugé incessamment (dieu de la chicane, ne le permets pas !) : de plus, souvent Pauline le retient, malgré lui, pour faire de la musique, en sorte qu'il est peu avec Lina. Que ne puis-je l'écartier tout-à-fait ! Tu ne saurois croire ce que je souffre lorsque je le vois près d'elle. Avant-hier encore, ce maudit télescope !..... je ne veux plus y regarder. Ce sourire de Lina ; ces regards si tendres ! n'en obtien-

drai-je jamais de semblables ; sera-t-il le seul heureux ? Non, je l'ai juré ; je le jure encore, Lina tombera dans mes bras, dût-il m'en coûter la vie.

---



---

L E T T R E X L V .<sup>e</sup>

*Adolphe à Nancé.*

Paris, le

Tu te plains de mon silence : ce n'est nullement paresse ; comme tu le supposes ; j'ai très-peu de momens à moi. Célini a un procès ; il m'a prié de l'aider dans ses recherches et ses démarches ; je le fais avec plaisir : mais souvent éloigné de Lina , tu ne trouveras pas étrange que je ne puisse , lorsque je reviens près d'elle , la quitter pour écrire. Et mon petit Alphonse , le comptes-tu pour rien ? Lina ne manque pas , aussitôt qu'elle me voit , de l'apporter sur mes genoux. Elle

s' imagine qu'il me sourit, qu'il me reconnoît, et, dans ces touchans enfantillages, le temps passe comme l'éclair: ou bien, pour l'arracher à la retraite, car elle n'aime point le monde, elle dit qu'à son gré rien n'est plus insipide qu'un grand cercle, je lui propose quelques promenades. Nous allons assez souvent au Muséum et au Jardin des Plantes: elle n'a pas moins de plaisir à considérer les beautés et la variété de la nature, que les chefs-d'œuvre de l'art. Son cœur sensible; la vivacité de son esprit et la délicatesse de son goût, lui fournissent tantôt des réflexions touchantes, et tantôt des observations aussi fines que vraies. Quelquefois aussi, mais plus rarement, je l'accompagne aux Français; c'est le spectacle qu'elle préfère: tu sais quel enthousiasme lui

inspiroit la simple lecture de Corneille, et combien Racine lui a fait verser de larmes; juge l'effet que la représentation produit sur elle. Mais elle est désolée des applaudissemens continuels; elle trouve qu'ils détruisent tout intérêt. Je pense comme elle; c'est en s'oubliant soi-même, c'est en se transportant au lieu de la scène, que le spectateur peut vraiment être ému; et pour cela il faut le plus profond silence. Bien loin de là: est-il parvenu à se faire illusion, ses pleurs sont-ils près de couler, de malheureux battemens de mains se font entendre; le prestige s'évanouit, le héros disparaît. Cinna, Achille, ne sont plus que Talma ou Lafond, et les larmes se tarissent. Je sais que les applaudissemens sont, pour les acteurs, un motif d'encouragement; mais combien est



plus flatteur ce cri d'un jeune homme à M.<sup>lle</sup> Clairon : \* C'est Phèdre, c'est Phèdre ! Tu connois ce trait : il est vrai que ce triomphe, fruit de l'illusion la plus complète, n'est pas facile à obtenir. Mais je pense que quelques acteurs et actrices du théâtre français auroient assez de talens pour y prétendre.

Nous comptons passer l'automne et l'hiver à Paris, et retourner au printemps à Sénesse. Lina se réjouit déjà

---

\* Cette inimitable actrice jouoit Ariane. Dans la scène où, trop convaincue de l'infidélité de Thésée, elle cherche à deviner sa rivale ;

Est-ce Mégiste, Églé, etc.

un jeune homme en pleurs lui cria du milieu du parterre et d'une voix étouffée : C'est PHÈDRE, c'est PHÈDRE !

de

de l'idée de s'y retrouver au milieu de ses enfans ; car c'est ainsi qu'elle nomme les bonnes gens des environs : mais sur-tout elle est transportée de l'assurance que Lucie lui donne dans sa dernière lettre, de venir nous y joindre avec toi. Si quelque obstacle vous eût retenu, notre parti étoit déjà pris d'aller vous chercher en Lorraine ; et très-certainement nous vous y reconduirons. Lina aura du plaisir sans doute à voir le pays de son Adolphe ; mais elle en aura encore davantage à ne plus quitter son amie. Adieu, cher Nancé.

---

2.

9

---



---

 LETTRE XLVI.\*

*Lesson à Belnance.*

Paris, le

**J**E fais quelques progrès : Lina me parle avec intérêt ; elle semble vouloir me consoler de mes chagrins. Malheureusement elle ne sait pas encore à quel point cela dépend d'elle. Elle m'a conseillé de voyager : est-ce bien sincèrement qu'elle me donne ce conseil, ai-je pensé ? N'auroit-elle aucun regret à mon absence ? la chose méritoit d'être éclaircie. Je vous entends, madame, lui ai-je dit en soupirant ; vous vous laissez d'écouter un infortuné, sa présence vous fatigue : je

n'ai pas le droit de m'en plaindre ; étoit-ce à moi à troubler, par de tristes entretiens, le bonheur dont vous jouissez ! Daignez me pardonner cette indiscretion, madame : désormais je saurai me taire ; je saurai m'interdire le seul bien qui m'étoit resté, celui de vous ouvrir mon ame ; je n'en conserverai pas moins le souvenir de vos bontés ; jusqu'au tombeau, elles me seront chères. J'ai fait une profonde révérence, et j'ai feint de m'éloigner. Que vous êtes injuste, a-t-elle dit ! moi me lasser de vous écouter ! moi refuser de vous entendre ! pouvez-vous interpréter si mal mes intentions ? Si je vous ai parlé de voyages, c'est que j'ai cru qu'il seroit possible qu'ils dissipassent la tristesse qui vous consume. Ah ! croyez que loin de désirer de vous écarter, je voudrois pouvoir

vous rendre au bonheur. Ah ! s'il étoit vrai, me suis-je écrié ! Cette exclamation alloit droit au but, comme tu vois ; mais elle ne l'a pas comprise, et j'ai continué : Quoi, madame, vous, comblée de tous les dons, vous qui ne devez connoître que les plaisirs, vous ne dédaignerez pas de partager mes peines ? je puis espérer d'entendre quelquefois de votre bouche que vous avez pitié de mon sort, et qu'il changeroit s'il dépendoit de vous ? Très-certainement, a-t-elle répondu avec une charmante ingénuité. — Eh bien ! je cesse donc de me plaindre de ma destinée ; la vie ne sera plus pour moi un insupportable fardeau. Vous seule, madame, pouviez me la faire encore aimer. J'ai continué de parler sur ce ton ; elle m'écoutoit avec un doux intérêt. J'ai montré des senti-

mens si délicats, une passion si vraie, si profonde, qu'elle s'est émue. Croistu qu'elle ne soit pas flattée quand elle saura qu'elle en est l'objet ? Tu vois que me voilà en beau chemin. Le malheur, c'est qu'Adolphe ne tardera pas à venir me désoler par sa présence. Le procès de Céligni sera jugé dans trois semaines ; il ne dure que depuis six mois : n'y a-t-il donc plus de procureurs au monde ? J'avois eu une fort jolie idée : tu connois M.<sup>me</sup> de ..... ; tu sais qu'elle a été de mes *amies* ; et quoiqu'elle m'ait quitté un peu lestement, elle ne laisse pas de me voir toujours avec plaisir. C'est une très-jolie femme ; je ne sais par quel hasard elle se trouvoit un peu désœuvrée. Elle avoit vu Adolphe deux ou trois fois chez Pauline ; et j'ai si bien fait, que je lui ai mis en

ête d'en faire la conquête. Elle a déployé tous les ressorts de la coquetterie ; tour à tour piquante, tendre, ingénue, et toujours pleine de grâces, elle devoit se flatter du succès : mais elle a échoué ; Adolphe, insensible à ses avances, n'a pas paru seulement les remarquer. Rien n'est plus ridicule : est-il donc de bronze ? Madame de..... est outrée, et me fait des reproches de l'avoir embarquée dans une si sottre aventure. Cela est plaisant ; suis-je donc responsable des froideurs d'Adolphe ? J'y perds plus qu'elle : si elle eût réussi, songe quel avantage j'aurois pu tirer du dépit de Lina. Il faudra que je cherche quelque autre expédient pour écarter cet importun. Si Lina étoit une fois d'accord avec moi !..... Ne penses-tu pas que je puis actuellement lui découvrir mon secret

en entier ? Ne compâtit-elle pas à mort malheur ? y deviendrait-elle insensible en apprenant qu'elle le cause ? Sûrement elle est plutôt obligée de le faire cesser : cela me paroît fondé en raison, Belnance. L'équité n'ordonne-t-elle pas de réparer le mal que l'on fait ? Je voudrois bien savoir pourquoi il seroit plus permis d'être impitoyable pour son amant que pour tout autre ? Il fut un temps où les femmes avoient cette injustice ; mais elles sont aujourd'hui meilleures logiciennes. Il se pourroit, néanmoins, que Lina ne raisonnât pas si conséquemment ; elle a des idées si singulières sur la vertu ! Mais mon amour sera si pur, si désintéressé ; je l'aurai caché avec tant de soin ; l'aveu m'en échappera si involontairement, que j'obtiendrai sûrement mon pardon. Je promettrai de

me taire à jamais; je n'aspirerai qu'au bonheur de la voir quelquefois. Ce point obtenu, il me sera facile de venir à bout de mes desseins : une femme qui, sous quelque prétexte que ce soit, souffre près d'elle un amant déclaré, ne peut manquer de se rendre tôt ou tard.

Adieu, Belnance; je l'aperçois dans le jardin, je vole à sa rencontre.

---



---

L E T T R E X L V I I . e

*Lina à Lucie.*

Paris, le

P O U R Q U O Ï , chère Lucie, le sentiment de notre bonheur devient-il plus vif à la vue du malheur d'autrui ? Pourquoi en jouissons-nous davantage ? Je trouve en cela quelque chose d'inhumain, et cependant il semble que ce soit un mouvement naturel. La compassion que nous inspire un infortuné, le désir bien vrai qu'il soit plus heureux, n'empêchent point que, par une secrète comparaison de son sort, le nôtre ne nous en paroisse plus doux. Ainsi, dans le Tasse, la paix de

L'humble asile où se réfugie Herminie, acquiert un nouveau prix par le contraste de la guerre qui désole le reste de la contrée : de même, en voyant sans cesse des femmes immolées par intérêt, par politique, à des hommes qu'elles ne peuvent aimer, je ressens plus que jamais la félicité qui m'est échue en partage. Combien je m'applaudis d'être à mon Adolphe ! pour toujours à lui ! Depuis quelques jours sur-tout..... O ma chère, j'ai devant les yeux un bien triste spectacle. Le neveu de M.<sup>me</sup> de Cerval, jeune homme aimable, est en proie aux tourmens d'un amour sans espoir ; celle qu'il aimoit lui a été ravie par la mort ; je le suppose, car je n'en suis pas bien sûre ; je n'ai osé lui faire des questions : il tâche de dérober sa tristesse à tous les yeux ; sa tante

même l'ignore ; le hasard seul m'en a instruite. Je l'avois trouvé au jardin, plongé dans une profonde rêverie, et il n'a pu s'empêcher de me révéler son secret. Depuis ce moment il paroît prendre quelque plaisir à se trouver avec moi ; il voit que je le plains : il est si doux d'être plaint ! J'espère même que cela pourra rendre quelque calme à son esprit. M.<sup>me</sup> de Cerval désireroit beaucoup le marier ; il s'y refuse ; il allègue une aversion pour le mariage. Elle se flattoit, m'a-t-elle dit obligeamment, que la vue d'un si aimable et si heureux couple qu'Adolphe et moi, détruiroit sa répugnance ; elle m'a même priée de lui parler quelquefois de notre félicité. Mais j'évite, au contraire, ce sujet avec soin : il seroit sans doute bien déplacé de lui offrir l'image d'un

bonheur qu'il croit à jamais perdu pour lui. Je crains tellement d'augmenter ses regrets ; qu'en sa présence je m'interdis jusqu'au nom d'Adolphe ; il me seroit trop impossible d'en parler avec indifférence. Cette attention est ce qui me coûte le plus ; mais je pense la devoir à son malheur.

Quand serons-nous réunies , chère Lucie ? quand pourrons-nous nous entretenir sans contrainte de tout ce qui nous est cher ? Avec quelle impatience j'attends le printemps ! Qu'il me tarde de vous faire connoître mon petit Alphonse ! vous l'aimerez , j'en suis sûre. Si vous voyiez comme il me sourit , comme il répond déjà à mes caresses ! c'est le portrait vivant d'Adolphe. Adolphe prétendoit d'abord que c'étoit à moi qu'il ressembloit ; mais à présent il est forcé de convenir

qu'il se trompoit : ce sont ses yeux , sa bouche , et déjà son air tendre. Cher , cher petit enfant ! Vous me trouverez folle , peut-être ; mais non , Jules et Adèle vous empêcheront de vous moquer de moi. N'est-ce pas , Lucie ? que nous serons heureuses ensemble ! nous nous entendrons si bien ! avec quelle joie je quitterai Paris ! Ce n'est pas que je ne sois guérie de mes ridicules terreurs , mais je m'y ennuye.

Adolphe est souvent absent : je ne puis le blâmer de chercher à se rendre utile à M. de Céligni , de qui nous avons reçu tous les services qui dépendoient de lui ; mais je ne saurois m'accoutumer à le voir si peu. Adieu , chère Lucie,

---

---



---

 LETTRE XLVIII.

*La même à la même.*

Paris, le

O Lucie! chère Lucie, quelle imprudente je suis! Dans quel piège me laissois-je entraîner! Ce Lasson que je croyois si vertueux, pour qui je sentoie une pitié si sincère..... ce Lasson n'est qu'un fourbe, un vil séducteur. Quel mépris il m'inspire! que je suis indignée contre lui! Mais je dois l'être encore plus contre moi; n'est-ce pas à moi qu'il faut m'en prendre s'il a osé me déclarer:..... me convenoit-il d'être la confidente d'un jeune homme? Mais il me sembloit

si malheureux, et j'étois si loin de soupçonner..... O ma chère! c'est un présent bien dangereux qu'un cœur compâtissant! Combien les jeunes personnes doivent se défier d'elles-mêmes! Quel besoin n'ont-elles pas d'un guide éclairé! Si j'eusse eu encore mon excellente mère, je ne serois pas tombée dans une telle faute. Ecoutez, ma chère, le récit de cette scène.

Hier j'aperçus Lasson dans le jardin; il me parut enseveli dans une profonde tristesse. Je me hâtai de l'aller joindre: folle que j'étois! Je voulois l'engager à surmonter une passion sans espoir. A mon approche il leva les yeux et les rebassa aussitôt, sans doute par l'effet des reproches de sa conscience; car je suis maintenant sûre que cet aveu qu'il prétend lui être échappé étoit préparé depuis long-



temps; je n'y vis que l'accablement de la douleur, et prenant la parole: Voulez-vous donc, lui dis-je, consumer votre vie dans le désespoir? voulez-vous constamment affliger vos amis? Il a soupiré, ou feint de soupirer ( je ne le regarde plus que comme un parfait hypocrite ). Et qui donc affligé-je, madame, a-t-il répondu? Ceux qui pourroient prendre quelque intérêt à moi n'ignorent-ils pas ce que je souffre? Quoi, repris-je, n'en suis-je pas instruite? Croirez-vous toujours que j'y sois insensible? Je rougis en me rappelant ces paroles échappées à ma ridicule compassion. Il est évident qu'elles ont encouragé son audace. Ah! s'est-il écrié, je sais que vous êtes un ange; seule vous prenez pitié de mes maux, seule vous les adoucissez. De quelle reconnaissance

connoissance mon cœur n'est-il pas pénétré! Eh bien, lui dis-je, je vais vous en demander une preuve. Qu'exigez-vous, a-t-il dit vivement, parlez, vous serez obéie. — Il faut ne plus vous abandonner à vos sombres pensées; il faut rappeler votre courage et combattre votre amour. — Combattre mon amour! ne plus aimer celle!.... Ah, madame! que me demandez-vous? moi, oublier.... Non, je ne le puis, je ne le veux même pas. Je chéris mon tourment, je le préfère au néant de l'indifférence. Je suis fâchée, repris-je, de vous trouver si peu raisonnable; quel est donc votre espoir? — Je n'en ai aucun, madame, que de mourir en l'adorant, aucun que de la laisser heureuse. — Heureuse! elle vit! j'ai cru qu'elle n'existoit plus. — Ah! pourrois-je lui sur-

vivre? non, elle vit, je la vois, je l'entends, je m'enivre de ses doux regards..... Insensé, qu'ai-je dit? je me suis trahi. Il s'est tu avec une feinte confusion, comme la suite me l'a fait voir. L'étonnement m'a rendu muette, chère Lucie; j'ai cru avoir mal entendu; un coup-d'œil jeté sur lui m'a tirée d'erreur. Il m'observoit en-dessous, et j'ai surpris dans ses yeux un air d'espérance qui m'a indignée; mais dédaignant de lui dire un seul mot, je me retirois, lorsque se jetant à mes pieds avec une hardiesse inconcevable, il me dit: Ah, madame! pardonnez un instant de délire; songez à mon long silence: que n'ai-je pas souffert! quelle violence je me suis faite! Hélas! je croyois emporter mon secret au tombeau. Heureux de vous voir, de vous entendre, je n'aspirois

qu'à être plaint de vous; votre pitié étoit pour moi le bien suprême. L'ai-je perdue sans retour? Mon désespoir, mon repentir, n'obtiendront-ils rien de vous? J'ignore, monsieur, ai-je dit dur ton le plus froid, quel peut être votre repentir, et je me soucie peu de le savoir: tout ce que je sais, c'est que l'homme qui nourrit volontairement une passion coupable pour une femme; l'homme qui, loin de la fuir, cherche par d'indignes détours à s'insinuer dans son cœur..... — Par d'indignes détours, madame? (il s'est levé) Ô Ciel! pouvez-vous croire?.... Oui, monsieur, par d'indignes détours: votre conduite vient de me dessiller les yeux; cet homme, dis-je, a perdu tous ses droits à mon estime, et ne peut plus m'inspirer que du mépris. Sans vouloir l'écouter davantage, j'ai

Forcé le passage qu'il osoit me barrer encore ; je suis rentrée chez moi , humiliée de la scène qui venoit de se passer , et me reprochant vivement ma crédulité et ma folie : quelques larmes m'ont soulagée. Heureusement Adolphe étoit sorti ; je n'aurois pu peut-être lui déguiser mon trouble. A quel ressentiment ne se seroit-il pas porté contre ce vil personnage , et quelles en auroient été les suites ! J'en frémis. Je me suis efforcée de me calmer , et j'ai réfléchi à la conduite que je devois tenir : il ne m'est plus possible de paroître au jardin ; je crains que ce changement n'éveille des soupçons. Je pourrois bien me faire suivre de Louise ; mais cela ne sembleroit pas moins extraordinaire ; et puis , m'exposer à rencontrer cet homme ; mon cœur se soulève à cette idée. Il m'est

en vérité devenu odieux. J'avois envie d'engager Adolphe à retourner à Sénesse ; mais quelle raison alléguer pour une si subite résolution ? Que faire ? conseillez - moi , chère Lucie ; je n'ose plus me fier à moi-même. En attendant votre réponse , je vais feindre une indisposition qui me donnera un prétexte pour ne point sortir de ma chambre. Mais hélas ! dissimuler avec Adolphe ! avoir un secret pour lui ! Je suis cruellement punie de mon étourderie. Oh ! qu'il doit être accablant le remords d'un crime , puisque je souffre tant d'une imprudence dont le motif n'étoit pas sans générosité !

Ecrivez-moi , chère Lucie ; j'ai besoin que votre indulgente amitié me réconcilie avec moi-même. Combien j'aspire au moment qui m'éloignera

( 118 )

de Paris! il me déplaît plus que jamais. Cet homme a renouvelé toutes mes terreurs; je n'aurai réellement de repos que lorsque je me retrouverai à Sénesse.

---

( 119 )

---

---

LETTRE XLIX.

*Lasson à Belance.*

Paris, le

IL faut que je t'écrive. Je suis furieux. L'ingrate! quel mépris, quel outrageant mépris! devois-je m'y attendre? Elle m'écoute, paroît sensible à mon malheur, à mon amour, et lorsqu'elle apprend.... Mais est-il bien vrai que je le lui aye appris? a-t-elle si peu de pénétration? quelle femme, à sa place, n'eût pas deviné que c'étoit d'elle.... Non, elle ne s'y est pas méprise, elle n'a pu s'y méprendre; elle ne l'a feint que par un raffinement de cruauté. L'orgueilleuse

à voulu me voir à ses pieds et m'accabler du plus insultant dédain. Ne crois pas que je le supporte; je ne serai pas le jouet d'un enfant. L'insensible paiera les maux qu'elle me fait souffrir: elle ne jouira pas tranquillement de son triomphe; l'amour dans mon cœur s'est changé en fureur....

J'ai quitté la plume; je me suis promené à grands pas; je viens de relire ce que j'ai écrit; je ne change rien à mes résolutions; mais ne me reste-t-il donc aucune espérance de la fléchir? son ressentiment est-il bien sincère? Son intention est peut-être de m'éprouver. Quelle femme, après tout, s'est jamais rendue au premier mot? Oui, j'essaierai encore; si je réussis, mes vœux sont comblés; si je ne réussis pas, malheur à qui m'aura dédaigné!

LETTRE

---

LETTRE L.<sup>e</sup>

*Lina à Lucie.*

Paris, le

FÉLICITEZ-MOI, ma Lucie; je n'ai pas eu besoin de recourir à une dissimulation qui m'eût été bien pénible. A peine ma lettre étoit-elle partie, que Vilmor, mon cher frère Vilmor est arrivé. Avec quelle joie je l'ai reçu! Aussi respectueux que sensible, et n'osant plus prétendre à la douce familiarité qui régnoit autrefois entre nous, au lieu de m'embrasser, il m'a pris la main pour la baiser et m'a appelé madame. Mais il étoit aisé de voir combien ce mot lui coûtoit. Quoi;

mon frère, lui ai-je dit ; ne suis-je plus votre Lina, votre sœur ? Croyez-vous que j'aye oublié les heureuses années de notre enfance. Votre père, votre mère, ne sont-ils pas toujours les miens ? Je lui ai présenté la joue ; il m'a embrassée avec une vive émotion ; mais le nom de madame revint encore sur ses lèvres. Je ne veux point de ce nom, mon frère, lui dis-je ; nommez-moi votre sœur, je la serai toujours, et dans mon Adolphe vous trouverez aussi un frère : il entroit justement comme je disois ces mots, et courant à Vilmor les bras ouverts, il l'a embrassé. Oui, s'est-il écrié, je suis votre frère, cher Vilmor, et j'exige que vous me nommiez ainsi. Le bon jeune homme, vivement ému, n'osoit encore se livrer à toute sa sensibilité, et gardoit le silence. Quel

accueil, a-t-il dit enfin d'un ton pénétré ! par où l'ai-je mérité ? Vous, mes bienfaiteurs ; vous, monsieur, à qui..... Paix, a dit Adolphe en l'interrompant d'un air enjoué ; si vous continuez sur ce ton nous nous brouillerons. Votre sœur en seroit affligée et moi aussi. Cher Vilmor, a-t-il continué d'un ton plus sérieux, vous m'avez sauvé la vie, je vous l'ai sauvée à mon tour ; jusqu'ici nous sommes quittes l'un envers l'autre : mais qui m'acquittera de ceci ? il m'a pris la main ; c'est à vous que je la dois, cette main si chère ; vous ne l'ignorez pas : pouvez-vous encore me parler de reconnaissance ? N'insistez plus : entre des frères il ne doit être question que d'amitié. Il lui a tendu les bras ; Vilmor s'y est précipité les larmes aux yeux, et il s'est tu. Il n'a

plus tenté de ramener un sujet qu'il voyoit nous affliger. Il est supérieur à toute affectation : mais en parlant de la jeune personne qu'il aime , et qui lui est enfin accordée, sa voix émue, sa physionomie pleine d'expression, nous disoient plus fortement que toutes les paroles : C'est à vous que je dois mon bonheur ; jouissez de votre ouvrage. Il paroît vivement épris ; et, quoiqu'il faille se défier d'un portrait peint de la main d'un amant, je ne puis m'empêcher d'avoir une idée avantageuse de sa maîtresse. Je suis sûre que la beauté seule ne l'auroit pas séduit. Il a obtenu un congé ; il s'est arrêté plusieurs jours près de sa jeune amie ; et il va chercher son père et sa mère, pour qu'ils soient témoins de son mariage. Malgré son impatience, quel détour il a fait pour nous

voir ! Il nous donnera huit jours. Vous voyez , chère Lucie , que sa présence m'offre un excellent prétexte pour ne point aller au jardin. Le procès de M. de Céligni sera jugé de demain en huit ; Adolphe me sera rendu ; je sortirai avec lui : ainsi voilà toutes mes inquiétudes heureusement terminées. Je me flatte que je ne reverrai plus cet indigne personnage ; car quoique je n'aye pas osé le consigner à ma porte, je ne crois pas qu'il ait l'audace de s'y présenter. Adieu , ma Lucie ; embrassez pour moi le petit Jules et ma chère petite Adèle.

*P. S.* Je rouvre ma lettre. Je viens d'apprendre une nouvelle qui me fait le plus grand plaisir ; le général de..... à qui Vilmor a sauvé la vie à la bataille de....., vient d'être nommé mi-

nistre de la guerre. Il est fort estimé, et je ne doute pas qu'il ne procure à Vilmor un avancement rapide et mérité. Adolphe est ravi de cette nomination, autant et peut-être plus que Vilmor lui-même.

---



---

LETTRE LI.<sup>e</sup>

*Lesson à Belnance.*

Paris, le

**E**LLE ne paroît plus au jardin : je m'étois abstenu d'y descendre, dans l'espoir que ne m'y voyant pas, elle reprendroit ses promenades; mais non, j'en suis réduit au télescope. Etrange moyen de faire l'amour, Belnance! Il faut absolument que je me rapproche autrement que par les yeux, et pour cela je pars.—Tu pars?—Oui, mon ami; je vais à trente lieues d'ici. Ma tante est informée de ce voyage; car je suis bien aise de t'apprendre que c'est pour elle que je l'entreprends.



Cédant aux importunités d'une cousine de Basse-Bretagne ; elle lui a vendu 600,000 francs une terre qu'elle avoit dans ce pays-là, et elle souhaite en acheter une autre. On lui en a parlé d'une à..... ; je lui ai offert d'aller la voir. Dieu sait le compte que j'en rendrai ! Mais en attendant elle instruira de mon absence Lina, qui alors ne se tiendra sûrement plus confinée dans son appartement. Me comprends-tu, actuellement ? Ces trente lieues ne me fatigueront pas beaucoup ; j'ai l'art d'abréger les chemins : bientôt je serai aux pieds de Lina ; je veux tenter encore..... Pour son propre intérêt qu'elle se garde de m'ôter toute espérance ; elle auroit lieu de s'en repentir : je ne souffrirai pas plus long-temps ses dédains ; et, en dépit d'elle, en dépit de son Adolphe, je saurai me rendre

son maître. Elle m'a reproché des détours. Bizarre sujet de plainte, Belnance ! Depuis quand la ruse est-elle interdite aux amans ? Depuis un temps immémorial ne sont-ils pas en possession de tromper ? Loin de nous en vouloir, les femmes nous en savent gré. Quelle meilleure excuse peuvent-elles avoir pour leurs foiblesses ? Lina ne la juge pas suffisante apparemment ; elle en voudroit une autre : celle de Lucrèce, par exemple ; il est certain qu'elle vaut encore mieux. Que sait-on, elle ne seroit peut-être pas fâchée d'être Lucrèce seconde du nom ? Pourquoi pas, Belnance ? Elle disoit un jour que les traits héroïques dont l'histoire est pleine, inspiroient le désir de les imiter. Quelle autre occasion peut-elle jamais en avoir, et pourquoi me ferois-je scrupule de la lui donner ?

il n'y a que le dénouement qui me déplaît; il est un peu noir. Mais aussi, à quoi songeait Tarquin de s'en aller comme un sot? S'il eût emmené Lucrèce avec lui, eût-elle pensé à se tuer? Je ne doute pas que le dépit de s'en voir abandonnée n'ait causé son désespoir, beaucoup plus que le reste. Je ne donnerai point ce sujet de plainte à Lina: ainsi tu vois que notre histoire finira plus gaiement.

Cependant à te parler sérieusement, je hais la force; je ferai tout pour l'éviter; je tiens au consentement de Lina: mais si je ne puis l'obtenir? eh bien, il faudra s'en passer; elle n'aura qu'à s'en prendre à elle-même. Figure-toi que cette sévère Lina, qui me reproche un innocent artifice, a poussé la dissimulation au point de ne jamais parler d'Adolphe devant

moi: elle sembloit même embarrassée à son seul nom; et cela, sois-en sûr, pour flatter mes espérances: crois-tu que je souffre que ce soit en vain?

Je suis parti; j'ai fait mes adieux; j'ai dit tout haut à Henri que je le dispensais de me suivre; ainsi on ne sera pas étonné de le voir aller et venir. Me voilà établi dans sa chambre; j'ai vue sur le jardin, et par un escalier dérobé il me sera facile d'y descendre sans être aperçu. Henri a rempli mes ordres à merveille: c'est un garçon intelligent; par lui je saurai ce qui se passe; il m'apportera à manger dans mon réduit. J'y suis assez mal; mais ce n'est pas pour longtemps, et dans peu de jours tout sera décidé. Adieu.

---



---

 LETTRE LII.

*Adolphe à Nancé.*

Paris, le

QUEL coup de foudre ! quel événement ! qu'il étoit loin de ma pensée ! Si j'étois seul j'en serois peu ému ! tu me connois ; tu sais si jamais les richesses m'ont ébloui ; tu sais si jamais je les ai désirées. En les perdant, fier de mon indigence, renonçant facilement à un éclat dont j'ai si peu joui, je retrouverois dans les armes une existence honorable, et ton amitié suffiroit à mon bonheur ; mais ma Lina..... ! Je vois ton étonnement ; tu

ne comprends rien à mes discours ; je vais m'expliquer plus clairement.

Vilmor est parti ce matin ; Lina étant un peu attristée de cette séparation, je l'ai engagée à aller au musée avec M.<sup>m</sup> de Céigni, lui promettant de l'y joindre sitôt que je serois quitte d'un rendez-vous avec mon homme d'affaires ; il venoit de me quitter. Je me disposois à sortir, quand on m'a remis le billet suivant, sans signature, et d'une main inconnue :

« On a une affaire très-importante  
 » à communiquer à M. de Morni :  
 » elle pourra lui causer une surprise  
 » peu agréable ; mais on veut juger  
 » trop avantageusement de lui pour  
 » craindre de sa part la moindre dif-  
 » ficulté. On attend sa réponse et son  
 » heure pour le trouver chez lui. »

Ne comprenant rien à ce billet, impatient d'éclaircir ce mystère, j'ai répondu que j'étois prêt à recevoir la personne qui m'écrivait. Un quart-d'heure après j'ai vu paroître un homme grand, sec, mal vêtu; il avoit l'air fier et même dur. Il s'est avancé vers moi, et m'a dit : Je vois que vous ne me remettez pas; je devois m'y attendre : sept ans de souffrances ont dû altérer mes traits. Le son de sa voix m'a tout-à-coup frappé; je l'ai regardé plus attentivement, et j'ai reconnu Léon d'Assandrai, mon cousin, le fils que mon oncle croyoit mort, et par conséquent l'unique et légitime héritier de la fortune qu'à son défaut il m'a laissée. L'excès de ma surprise m'a empêché de parler; et mon fier cousin, attribuant mon silence au plus vil motif, m'a dit :

Vous savez qui je suis, je le vois : d'où vient donc votre silence ? Balancez-vous à reconnoître un homme dont vous n'ignorez pas les légitimes droits, et prétendriez-vous les lui disputer ? A ce langage offensant, j'ai eu besoin de songer à notre situation respective pour réprimer mon indignation. J'aurois cru, ai-je dit assez fièrement, que quoique Léon d'Assandrai m'eût peu connu, il suffisoit qu'il sût de quelle famille je descends, pour qu'il ne me soupçonnât pas d'une telle bassesse. Le nom de fils d'un oncle dont je respecte la mémoire, les malheurs que je vois qu'il a essuyés, m'engagent à l'excuser; bientôt il connoitra son injustice, et j'espère qu'alors il aura quelque regret d'avoir outragé un homme qui méritoit un autre traitement. A ces mots

il a paru un peu confus, et comme incertain de ce qu'il devoit faire. Après un moment d'hésitation: Je regrette ce qui vient de m'échapper, m'a-t-il dit, et je ne veux pas tarder plus longtemps à vous faire mes.... Je l'ai interrompu: Pas un mot de plus, mon cousin; il me suffit que vous reconnoissiez votre erreur. Nous nous sommes assis. J'ai cru devoir commencer par l'assurer que n'étant et ne me regardant plus que comme le dépositaire de ses biens, j'allois me mettre en devoir de lui rendre mes comptes; que l'ordre établi dans mes affaires étoit tel, qu'il ne me falloit pas plus de huit jours; que dès ce moment il pouvoit se regarder comme maître de sa fortune, et que j'avois entre les mains une somme considérable dont il pouvoit disposer. Je ne faisais que  
mon

mon devoir sans doute, et Léon ne me devoit nul remerciement: mais il m'a écouté avec une froideur qui m'a étonné; je vois que le caractère dur et hautain qui perçoit en lui dès l'enfance n'est point changé. J'ai regretté que son cœur ne répondît pas au mien; un ami m'eût dédommagé de ce que je perds. Il m'a raconté son naufrage, sa captivité, et l'impossibilité où il s'étoit trouvé de donner de ses nouvelles; enfin comment s'étant sauvé, il étoit revenu en France. Je ne lui ai pas prêté une grande attention. Il m'a quitté, et j'ai pu réfléchir à la pénible situation où son retour me plonge. Ce n'est pas seulement la fortune de mon oncle qui m'est ôtée; la restitution des arrérages dont j'ai joui absorbera entièrement mon médiocre patrimoine; je ne te

cacheraï point que j'ai fait à plusieurs fermiers de mon oncle, que la guerre et d'autres désastres avoient ruinés, des remises considérables, et je suis convaincu que Léon n'a pas l'ame assez généreuse pour ratifier ce que j'ai fait à cet égard ; aussi ne lui en parlerai-je même pas. Mais pour remplacer ces différentes sommes, il faut absolument que je vende ce que je tiens de mes pères. Tu trouveras ci-joint ma procuration ; ne perds pas un moment ; je ne veux pas, s'il est possible, que Léon essuie le moindre retard ; je m'estimerois heureux de n'avoir aucune grâce à lui demander, si..... Chère, chère Lina ! faut-il que tu partages mes revers ? Ah, Nancé ! moi qui me plaisois à l'entourer de toutes les jouissances, qui n'aurois pas voulu qu'elle formât en vain un

seul désir, qu'il me sera cruel de la voir privée..... J'entends le carrosse, je crois ; oui, c'est Lina. Dieu ! pourrai-je lui apprendre..... ? J'entends sa voix ; elle me demande : je vais au-devant d'elle.

Que j'avois tort de craindre ! chère Lina, pardonne ! non, je ne doutois ni de ton amour ni de ta générosité ; mais pouvois-je me flatter..... ? Que de raison, que de courage ! ah, Nancé ! quel trésor le ciel m'a donné dans ma Lina ! J'étois descendu et m'étois composé assez pour qu'elle ne s'aperçût pas de mon émotion. Après quelques doux reproches de ce que je n'avois pas été la retrouver, elle s'est mise à me raconter, d'une manière fort gaie, une conversation qui avoit eu lieu au muséum entre M.<sup>me</sup> de Céligni et une autre dame. Son en-

jouement me perçoit le cœur ; je souffrois mortellement de la contrainte que je m'imposois , et pourtant j'aurois voulu la faire durer toujours. Je redoutois l'instant fatal où j'allois tout découvrir ; il me sembloit voir déjà rouler les larmes dans ses yeux charmans , brillans alors d'une si douce sérénité. Ces réflexions m'occupaient tellement , que j'entendois à peine ce qu'elle me disoit. A la fin mon air préoccupé l'a frappée. Elle m'a demandé avec vivacité si j'étois incommodé. J'ai répondu que j'étois bien ; mais je n'ai pu retenir un soupir. Elle m'a regardé d'un air inquiet. — Tu es bien ! pourquoi donc cette tristesse ? pourquoi ce soupir ? J'ai gardé le silence. Au nom de Dieu , a-t-elle repris , réponds-moi ; il t'es sûrement arrivé quelque chose d'affli-

geant. Je me suis décidé ; et prenant sa main : Ma chère Lina , il est vrai ; un coup bien imprévu vient de me frapper ; oserai-je te l'apprendre ?..... Ciel , s'est-elle écrié en m'interrompant ! Alphonse , où est Alphonse ? Son imagination s'est d'abord portée sur son fils. Je me suis reproché de lui avoir causé une si vive alarme , et je me suis hâté de la rassurer. Alors elle m'a questionné sur Lucie , sur toi , sur les bons Vilmor , et lorsqu'elle a su que vous étiez tous heureux , elle a repris d'un ton calme : Eh bien , je puis à présent tout apprendre tranquillement. Adolphe , si tu m'aimes , ne me tiens pas plus long-temps en suspens. Si je t'aime , lui ai-je dit ! toi , cher objet de toutes mes affections , si je t'aime ! Je l'ai prise dans mes bras. Ah ! n'est-ce pas

plutôt à moi à redouter....? Ma Lina, tout est changé; je ne suis plus cet heureux Adolphe à qui une brillante fortune avoit permis d'aspirer à toi; elle ne m'appartient plus, un autre en est possesseur. Une vive surprise s'est peinte sur sa figure; et, sans lui laisser le temps de parler, je lui ai raconté la visite de Léon, et ne lui ai rien caché de l'étendue de mes pertes. En finissant ce pénible récit: Ma Lina, ai-je continué, il ne me reste rien que la profonde douleur de t'avoir entraînée dans mon infortune. Crois-tu que je puisse me le pardonner? pourras-tu me le pardonner toi-même? Pourras-tu m'aimer encore? Jusqu'ici elle m'avoit écouté tranquillement; mais à ces mots, m'interrompant vivement: Ingrat, m'a-t-elle dit, est-ce ainsi que tu connois

mon cœur! Moi, cesser de t'aimer! Ah! tu m'es plus cher que jamais. Elle s'est jetée dans mes bras. Avec quelle ardeur je l'ai serrée contre mon cœur! Adolphe, a-t-elle repris d'un ton attendri, qu'avons-nous besoin de richesses? Oublie celles qui te sont enlevées. Sènesse nous reste; allons-y vivre au milieu des bonnes gens qui nous chérissent: tu ne me quitteras plus; je te verrai sans cesse; je serai plus heureuse que je ne l'étois ici. Une expression céleste brilloit sur sa physionomie; un mouvement involontaire m'a fait fléchir le genou devant elle. O Lina, ai-je dit, il est donc vrai! Adolphe, l'heureux Adolphe te tient lieu de tout! Tu le préfères dans l'infortune, au rang et à l'éclat dont tu eusses joui avec un autre?—Quoi! en doutois-tu? Elle m'a



relevé; et dans ses bras, j'ai tout oublié pour ne plus sentir que le bonheur de la posséder.

Nous avons raisonné ensuite sur ce que nous avons à faire; qui nous eût vus n'auroit jamais pensé qu'une heure venoit de nous ravir 80,000 fr. de rentes. Nous comptons retourner à Sénesse aussitôt que j'aurai terminé avec Léon: je présume que ce sera dans quinze jours au plus tard. La vente de mes terres ne pourra, il est vrai, être encore effectuée; mais ma présence ici n'avanceroit à rien pour cet objet.

Adieu, cher Nancé: tu m'as écrit, je m'en souviens, que tu te réjouissois peu de la fortune dont j'allois jouir, sachant quelle étoit là-dessus mon indifférence. Ne t'afflige donc pas de m'en voir privé. Dès que Lina  
est

est encore heureuse, je n'ai réellement rien à regretter. Félicite - moi plutôt de posséder un cœur comme le sien; et d'avoir en toi et Vilmor deux amis à l'épreuve du temps et des événemens.

*P. S.* La nouvelle de mon désastre est déjà répandue, et M.<sup>me</sup> de Cerval est venue témoigner à Lina la part qu'elle y prend. Je ne l'ai point vue; j'étois dans mon cabinet à mettre mes papiers en ordre.

L E T T R E   L I I I .<sup>e</sup>*Lasson à Belnance.*

Paris, le

QUELLE étrange nouvelle Henri m'apporte ! Tu sais qu'Adolphe a hérité d'un oncle ; cet oncle avoit un fils qu'on croyoit mort , je ne sais pourquoi , Henri n'a pu me le dire. Ce fils vient tout-à-coup de reparoître ; et voilà , dit-on , Adolphe réduit à rien ; car il a peu de bien de patrimoine. Que dis-tu de cet événement ? quelle espérance j'en conçois ! Lina pourra-t-elle encore aimer un homme qui la ruine ? Lui pardonnera-t-elle de l'avoir épousée avec une fortune

si peu solide ? Que ne dois-je pas attendre de son mécontentement ? Qui sait si elle n'a pas déjà pensé qu'il eût bien mieux valu pour elle être à moi ? qui sait si elle ne m'a pas regretté ? Et pourquoi ne divorceroit-elle pas ? assurément elle en a un motif très-légitime. Il faut que je lui fasse suggérer cette idée. Ah , Belnance ! voir libre cette charmante créature ! crois-tu qu'elle hésitât à me donner la main ? elle ne me haïssoit point ; et pourquoi me haïroit-elle aujourd'hui ? parce qu'elle connoît mon amour ? impossible. Une femme s'applaudit toujours des feux qu'elle fait naître , et n'est jamais sans quelque bienveillance pour l'homme qui s'est déclaré son amant , excepté toutefois s'il est vieux ou maussade : or certainement cela ne me regarde pas. Ajoute

que je puis lui assurer un sort aussi brillant que celui dont elle jouissoit ; ma tante, je n'en doute pas, me feroit, en faveur de ce mariage, des avantages considérables ; plusieurs fois elle m'a dit qu'elle ne désireroit rien tant que d'avoir une nièce comme Lina. Ne trouves-tu pas ce projet très-joli ? il vaut mieux que ceux qui m'avoient passé par la tête ; aussi, s'il peut réussir, je ne balance pas à laisser les autres. Tu vois qu'au fond je suis bonhomme.

Mais sais-tu que je suis déjà las de mon voyage. J'ignore si c'est ce bouleversement qui a retenu Lina chez elle ; mais quoique je sois parti, très-décidément parti, elle n'a point paru au jardin. J'attendrai jusqu'à demain ; si je ne la vois pas, je reviens, j'arrive, et je m'occuperai de mes nouvelles batteries. Je n'aurai guères eu le temps

de visiter cette terre ; mais n'importe : elle est mal située, mal plantée ; il ne faut qu'un coup-d'œil pour s'apercevoir de cela ; j'en ferai convenir ma tante, et tout sera fini. Je t'assure qu'il est triste d'être blotti dans un galetas grand comme la main, sans oser remuer ni presque souffler, de peur d'être entendu ; et réduit, pour tout amusement, à faire jouer mon télescope. Encore si j'avois la vue des fenêtres de Lina ; mais un maudit marronnier, avec ses branches touffues, me l'intercepte absolument. J'ai souhaité mille fois que la foudre tombât dessus.

Lina dans le jardin ! oui, c'est elle ! Je ne puis voir que de côté sa charmante figure ; mais quelle taille divine ! que de grâces répandues dans ses moindres mouvemens ! Je vais

descendre par l'escalier dérobé; et, me glissant derrière la charmille :.... Mais ne voilà-t-il pas Adolphe? au diable l'importun! Ose-t-il encore se présenter devant elle? quelle présomption! et cela je gage parce qu'il est son mari. Le beau titre! Il est étrange qu'on veuille qu'il excuse, près d'une femme, toutes les sottises dont se rend coupable celui qui en est revêtu! c'est vraiment une criante injustice. Ne le penses-tu pas?

Il l'a jointe; ils sont tous deux entrés dans le bosquet de Diane. Je suis curieux d'entendre ce qu'il lui dit, et sur-tout ce qu'elle lui répond : j'en tirerai quelques lumières sur ses secrets sentimens, et j'en saurai mieux la marche que je dois suivre. Je descends, adieu.

---



---

LETTRE LIII.<sup>e</sup>

*Adolphe à Nancé.*

Paris, le

QUE me dis-tu, Nancé? moi demander à Léon qu'il me tienne compte des remises que j'ai faites à ses fermiers? lui demander grâce, et qu'il puisse dire que je ne lui ai pas payé ce que je lui devois? Jamais! Lina pense comme moi; elle approuve le sacrifice que je fais; elle m'auroit blâmé, j'en suis sûr, si j'avois balancé un instant. Tu te récries qu'il est, affreux que pour des actions généreuses, ou plutôt justes, je sois dépouillé de

mon patrimoine ; je ne veux pas te le contester : tu ajoutes que si Léon en étoit instruit , il ne le souffriroit pas. Je ne sais , mais je sais bien que je le lui laisserai ignorer. Je ne l'estime pas assez pour consentir à lui être redevable. Cependant je te l'avouerai , insensible pour moi au revers que j'es-  
 suie , je ne puis l'être pour Lina ; je me dis avec amertume , que si elle n'eût pas été à moi , elle n'eût pas cessé d'être heureuse. Je me reproche presque d'avoir su lui plaire. Elle dont le cœur est si noble et si sensible , elle sera forcée d'en réprimer les mouvemens bienfaisans ; elle ne pourra plus que donner bien peu à l'infortuné qu'elle eût rendu au bonheur. Je sentirai sa peine : comprends ce que je souffrirai ! Je cache avec soin ces pensées à Lina ; elle s'en af-

flige , et ne peut supporter que je semble croire qu'avec moi il lui reste quelque chose à regretter. Une fois qu'elle venoit de me parler de la nécessité de réformer notre maison , et entre autres de supprimer la voiture , je ne pus m'empêcher de m'écrier : Que de sacrifices je te coûte ! ah ! pourquoi m'as-tu connu ! Adolphe , m'a-t-elle dit d'un ton sérieux et avec l'accent du reproche , pensez-vous ce que vous dites ? regrettez-vous d'avoir connu Lina ? Ignorez-vous encore ce que vous êtes pour elle ? Ces paroles me pénétrèrent. Ah ! pardonne , chère Lina , pardonne à ton Adolphe ! non , il ne doute pas de ta tendresse ; non , quoi qui puisse arriver , je ne saurois désirer que tu ne sois pas à moi. Pourquoi donc , reprit-elle les larmes aux yeux , me tiens-tu un si cruel langage ?

Qu'il ne revienne jamais si tu ne veux pas m'accabler de douleur.

Ce matin elle m'a parlé de ses diamans ; elle veut absolument que je les vende : je n'ai osé rien dire, mais je n'y puis consentir. C'est le seul don qui lui restera de mon amour ; hélas ! je n'en aurai plus à lui offrir. Je veux obtenir d'elle qu'elle les conserve. Je l'aperçois dans le jardin ; je vais l'y trouver.

Il m'a fallu céder. Eh ! comment résister à sa douce éloquence ! Nous avons fait plusieurs tours d'allées avant que j'en vinsse au sujet qui me tenoit au cœur ; enfin nous étant assis, \* Ma Lina , lui dis-je, j'ai une

---

\* Dans le bosquet de Diane, le lecteur doit se souvenir que Lasson les y a vus entrer, et qu'il s'est caché pour entendre leurs discours.

prière à te faire. Tu sais ta proposition de ce matin ? — Eh bien ? — Je ne puis te cacher qu'elle m'afflige extrêmement. — Elle t'afflige, et pourquoi ? — Peux-tu me le demander ? Quoi, tu veux que je voie tranquillement que tu te dépouilles, que tu te privés..... ? — De quoi, Adolphe ? que sont pour moi ces vains ornemens ? J'ai pu les porter par égard pour l'usage et le monde où nous vivions ; mais dans la retraite, à quoi me serviroient-ils ? Ne seroient-ils pas un luxe bien déplacé ? — Chère Lina, je sais que la magnificence n'eut jamais de prix à tes yeux ; mais ces diamans n'ont-ils donc rien qui te les rende chers ? Ils me venoient de toi, a-t-elle vivement répondu, et tu me le demandes ! — Eh bien, ma tendre amie, pourras-tu les perdre sans regret ? Rejetteras-tu

( 156 )

loin de toi l'unique don d'Adolphe? Veux-tu que je me dise avec douleur, Elle n'a plus rien de moi? — Rien de toi! quoi, n'ai-je plus ton cœur? et ceci, ceci, Adolphe? (elle m'a montré son anneau nuptial.) De tous tes dons voilà le plus précieux; voilà celui que je n'échangerois pas pour une couronne! Et me prenant la main, elle a continué: Cher Adolphe, toi dont l'ame est si généreuse; peux-tu vouloir m'engager à garder une vaine et inutile parure? Songes-tu que de son prix nous en pourrions faire un fond destiné à consoler les malheureux? et combien il me sera doux, en essuyant leurs larmes; de me dire: C'est un bienfait d'Adolphe; c'est à lui que je dois le bonheur que je goûte en ce moment! Pourras-tu dire alors qu'il ne me reste rien de toi? O Lina! me suis-je écrit

( 157 )

en jetant mes bras autour d'elle! Un bruit assez fort s'est fait entendre derrière moi; elle a tressailli. Quelqu'un est là, m'a-t-elle dit. Nous avons écouté, nous n'avons plus rien entendu; elle a fini par rire de son épouvante, et nous sommes rentrés,

## L E T T R E   L I V . °

*Lesson à Belnancé.*

Paris, le

**L**A rage est dans mon cœur. Qu'ai-je vu ! qu'ai-je entendu ! Prêt à m'élançer sur mon odieux rival, je ne sais qui m'a retenu ; j'aurois voulu le percer à ses yeux. Non, je ne puis plus endurer ce supplice ; il faut que mon sort change. Je ne veux pas être le seul malheureux : elle aussi aura des larmes à verser. A son tour elle connoîtra le tourment qui me dévore. Je l'enleverai à son Adolphe : loin de lui, qu'elle gémissé, qu'elle

pleure ; je ne connois plus de frein ; rien ne peut me retenir ; je veux me satisfaire, dût le monde entier m'acabler.

Cependant..... Ah, Belnancé ! que me servira de la posséder, si c'est malgré elle ! De quoi jouirai-je ? je l'entendrai prononcer le nom d'Adolphe, cet odieux nom ! Je l'entendrai l'appeler à son secours. Dans mes bras même..... toujours il sera aimé ; toujours je serai kaï. Cette pensée, cette horrible pensée, je ne puis la supporter ! elle me rend furieux.

C'en est fait : disparaissez, vains scrupules, je ne vous écoute plus. Un projet..... il peut..... oui, j'oserai tout, Perdu, déshonoré, pourra-t-elle me le préférer encore ? Que dis-je ! elle sera forcée de se jeter dans mes bras.



( 160 )

Pourquoi hésiterois-je ? la fortune  
semble m'offrir tous les moyens : sai-  
sisons-les. Je vole au bonheur ;  
je veux être heureux , il n'importe à  
quel prix,

( 161 )

---

---

L E T T R E L V e.

*Nancé à Léon d'Assandrai \**.

De le

QUOIQUE je n'aye pas l'honneur  
d'être connu de vous, monsieur, je  
me flatte que le titre d'ami intime de  
M. de Morni vous empêchera de trou-  
ver déplacée la démarche que je fais  
aujourd'hui. J'augure même trop bien  
de votre caractère pour ne pas croire  
que vous m'en saurez gré ; et sans  
un plus long préambule, j'en viens  
au sujet qui me fait prendre la plume.

---

\* Lorsque Nancé écrivit cette lettre, il  
n'avoit point encore reçu la dernière lettre  
d'Adolphe.

Votre cousin, monsieur, a fait à vos fermiers, dans le temps qu'il les regardoit comme siens, des remises considérables sur les sommes qu'ils lui devoient. Veuillez remarquer que cette générosité étoit une justice, puisque la guerre et d'autres malheurs les avoient ruinés. A la place de M. de Morni vous en eussiez sans doute fait autant, et vous ne pourriez qu'approuver sa conduite. Par un excès de délicatesse, il prétend vous la laisser ignorer; et pour remplacer les sommes données, il vient de m'envoyer sa procuration à l'effet de vendre son patrimoine, qui par-là se trouvera entièrement absorbé. Sûrement, monsieur, vous ne le voudrez pas; il ne peut être dans vos intentions, en rentrant dans votre héritage, de dépouiller votre cousin du sien, et

de jouir à ses dépens des améliorations que sa générosité a mis vos fermiers à portée de faire dans le vôtre. Je n'ajouterai rien de plus, monsieur; je croirois vous faire une injure. J'attends votre réponse, et vous prie de recevoir les assurances de ma plus parfaite estime,

ERNEST DE NANCÉ.

---

## LETTRE LVI.\*

*Léon d'Assandrai à M. de Nancé.*

Paris, le

**J**E reçois votre lettre, monsieur, et je ne vous dissimulerai pas que je suis très-surpris de l'étrange proposition que vous me faites. Sans doute votre amitié pour M. de Morni vous fascine les yeux; sans cela vous n'eussiez pas cru que je dusse supporter les singulières libéralités qu'il a jugé à propos de faire. Vous paroissez les approuver, monsieur, c'est pourquoi je m'abstiens d'y donner un autre nom. Chacun a sa façon de voir;

quant à ce que vous ajoutez des améliorations que vous prétendez en avoir été la suite, vous me permettrez de ne pas donner grande foi à ce que les fermiers paroissent vous en avoir dit. Je connois assez les discours de ces sortes de gens pour ne pas en être dupe; et quand ils seroient vrais, je ne vois pas pourquoi on voudroit s'en faire un droit pour me faire payer des sommes aussi considérables. M. de Morni a bien jugé qu'une pareille réclamation seroit déplacée, puisqu'il garde le silence. Je suis certainement affligé de l'extrémité où vous me dites qu'il est réduit; mais comme il ne peut s'en prendre qu'à lui-même, et qu'il n'y a point de ma faute, je ne suis nullement obligé de l'en tirer. J'espère, monsieur, qu'un peu de réflexion vous en convaincra, et que

( 166 )

vous ne serez point surpris de mon refus.

J'ai l'honneur de vous saluer,

LÉON D'ASSANDRAI.

( 167 )

---

---

L E T T R E L V I I .<sup>e</sup>

*Adolphe à Nancé.*

Paris, le

**J**E connois trop les motifs qui t'ont fait écrire à Léon, pour te savoir mauvais gré de cette démarche; mais je regrette que tu n'aies pas attendu la lettre où je te déclarois que je n'accepterois rien de lui; tu te serois épargné un refus, et à moi la douleur de me voir soupçonner par mon indigne cousin, de m'être paré d'un faux désintéressement, et de t'avoir engagé à le solliciter en ma faveur. C'est sur ce ton qu'il en parle à tout le monde, et tout le monde avec lui me blâme,

et trouve fort extraordinaire que je veuille lui faire payer mes *folies*. C'est ainsi qu'on nomme ma conduite envers ses fermiers. Si je fusse resté riche, on l'auroit louée, quoiqu'elle n'eût rien que de fort simple. Un événement imprévu me ruine, on la condamne : c'est la règle ; car, dans ce pays, ne crois pas qu'il suffise de bien faire pour être approuvé. C'est le succès qui décide, et vous serez fou ou sage, louable ou blâmable, suivant qu'il plaira à la fortune d'en ordonner ; un malheureux a nécessairement tort. J'ai trop souvent remarqué cette injustice pour en être surpris ; mais je ne m'attendois pas que Céligni la partageroit ; je m'en aperçois par quelques mots qui lui sont échappés : je n'ai pu m'empêcher d'y être sensible ; mais tant que je

conserverai

conserverai ma propre estime, la tienne, celle de Lina ; je me consolerais facilement de ne pas obtenir celle des autres. Il n'est pas au pouvoir des hommes, dussent-ils m'accabler de leur mépris, de me faire repentir d'avoir agi suivant les lois de l'équité.

J'ai remis tous les titres à Léon. Ne diffère pas à tout vendre ; il me tarde de n'avoir plus rien à démêler avec lui. Tu ne peux te faire une idée de cet homme. Dur, insensible, grossier, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses désobligeantes. Plusieurs fois il est venu rendre à Lina son odieuse visite. Sa douceur, ses grâces, n'ont pu le désarmer. J'ai su de Louise que l'autre jour, sur ce que Lina lui demandoit des nouvelles de sa santé, il lui avoit brutalement répondu qu'il

se portoit beaucoup mieux qu'elle ne le souhaitoit peut-être ; et avec un ris sardonique il ajouta : Malgré votre petit air doux, ma cousine, je crois que vous aimeriez mieux me savoir noyé que de me voir ici. Quelles que soient les raisons qui me forcent à me modérer avec lui, si j'eusse été présent à cet insolent propos, je n'aurois pu me contenir. Afin que Lina ne fût plus exposée aux impertinences de ce sauvage, j'avois donné ordre de lui fermer la porte ; mais elle a paru tellement alarmée des suites que pouvoit avoir cet ordre, que j'ai consenti à le révoquer, à condition qu'elle partiroit pour Sénesse. Je ne veux pas qu'elle se rencontre davantage avec cet ours. Elle s'est rendue à ma proposition, sur ma promesse de la rejoindre dans quatre ou cinq jours ; il

ne me faut pas plus de temps pour terminer mes affaires. Elle est partie ce matin avec Alphonse et tous les gens, à l'exception de Charles et de Jean. En me disant adieu, ses yeux se sont remplis de larmes, et je n'ai pu me défendre d'une vive émotion. Deux fois on étoit venu avertir que tout étoit prêt ; nous ne pouvions nous quitter : enfin j'ai pris sur moi de l'engager à descendre ; elle m'a dit : Tu le veux, je pars ; mais reviens bientôt. Je l'ai conduite à la voiture ; elle y est montée ; et en tournant la porte cochère, elle m'a encore envoyé un adieu de sa charmante main. Je l'ai perdue de vue, et je suis rentré plus triste que je ne l'ai été de ma vie.

J'espère demain ou après-demain finir de rendre mes comptes à Léon,

Tout étant arrêté ; je n'aurai plus besoin de le voir ; mon banquier fera le reste.

Le joaillier qui a vendu les diamans de Lina a quitté le commerce ; mais il en sort un d'ici, qui, informé que je voulois m'en défaire, est venu les voir ; il les a fort admirés, et m'en a offert la somme qu'ils ont coûté. Le marché a été sur-le-champ conclu. Il viendra demain les prendre et m'apporter l'argent. Lina en disposera seule ; je n'ai gardé qu'une bague qu'elle trouvoit jolie. Je veux la lui reporter, et qu'au moins il lui reste ce foible gage de mon amour.

Adieu, cher Nancé ; je suis horriblement triste. Tu n'en seras pas surpris ; c'est la première fois que je me sépare de ma Lina.

Je viens de recevoir une lettre de

Vilmor : il ignore encore le changement de ma fortune ; mais quand il l'apprendra, je le connois trop pour craindre que ses sentimens en soient altérés. Son mariage est fixé au 21.

---

## L E T T R E . L V I I . e

*Lesson à Belnance.*

Paris, le

DE quel étonnement tu vas être frappé, Belnance ! que diras-tu de ce que je vais t'apprendre ? J'en suis moi-même confondu. Cet Adolphe si vanté, que l'on proposoit pour modèle aux jeunes gens ; cet Adolphe si tendrement chéri de Lina, n'est qu'un vil hypocrite, cachant sous de feintes vertus l'ame la plus basse. Sans l'événement inattendu qui l'a ruiné, il eût probablement continué d'en imposer ; il eût conservé jusqu'au tombeau peut-être, la réputation qu'il méri-

toit si peu. Mais son prétendu désintéressement n'a pas été à l'épreuve du revers qu'il essayoit ; il a voulu le réparer à tout prix. Il est fâcheux pour lui qu'il s'y soit si mal pris ; mais c'est très-heureux pour ma tante, qui auroit perdu six cent mille francs, rien que cela, qu'il lui avoit dérobés. Est-il possible, t'écries-tu ? cela est incroyable ! Je l'ai dit comme toi. Mais les preuves sont telles qu'on n'en peut plus douter. Je veux te faire en détail ce surprenant récit.

Tu n'as pas oublié la résurrection subite de Léon d'Assandrai, cousin de Morni, qui par-là s'est vu forcé de lui rendre son héritage, et qui pis est de vendre le sien pour remplacer des sommes qu'il avoit follement dissipées. Cela lui paroissoit dur ; mais n'osant ouvertement le témoigner, il



( 176 )

a fait agir sous main un M. de Nancé, son ami, et demander à Léon qu'il n'exigeât pas ces sommes, sous prétexte qu'elles avoient été remises à ses fermiers, soi-disant ruinés : là-dessus de fort belles phrases pour démontrer la justice de cette conduite. Mais Léon, qui est un marin peu sensible, n'a pas été fort touché de ce pathos et a refusé net. Il a donc fallu s'exécuter ; mais avec quels regrets ! Ne pouvant supporter une si grande chute, Morni a trouvé un moyen commode de s'en relever. Ces six cent mille francs lui ont paru tout à point. Il savoit que ma tante les avoit, parce que plusieurs fois elle en avoit parlé devant lui, en manifestant son désir d'en acheter une terre. Pour être plus libre dans ses projets, il a renvoyé Lina à la campagne ; une belle nuit

( 177 )

le cabinet qui donne sur le jardin a été forcé, ainsi que le secrétaire, et les billets de banque enlevés. Mais quelle preuve que ce soit lui ? Un moment de patience. On ne s'en aperçut le lendemain qu'assez tard, lorsque ma tante entra dans son cabinet, la fenêtre ayant été assez adroitement refermée. Grande rumeur et grand bruit, comme tu crois. *Je n'étois pas encore revenu de mon voyage ; j'étois indécis sur ce que je devois faire : mais cet événement, dont je fus informé par Henri, me détermina ; et, jugeant que je serois utile à ma tante, je parus tout-à-coup dans la cour, botté, éperonné, et très-fatigué de ma course. Chacun se hâta de m'apprendre le malheur arrivé dans la nuit. Tout le monde étoit tellement troublé, que personne n'avoit pensé à prendre la*

moindre mesure. J'envoyai chercher les officiers de justice ; ils vinrent ; beaucoup de questions, d'interrogatoires, qui ne donnèrent aucune lumière. Cependant il étoit évident que le voleur étoit de la maison et connoissoit parfaitement les êtres : on visita les chambres, les armoires, tous les coins et recoins ; on ne trouva rien. Les officiers s'informèrent quelles étoient les personnes qui demeuroient dans l'autre corps-de-logis, et ordonnèrent de le visiter aussi. Je m'y opposai d'abord, en observant que M. de Morni qui l'habitoit étoit hors de soupçon ; ils répondirent qu'il avoit des domestiques, et que leur devoir étoit de ne rien négliger. A cela je n'avois rien à répliquer ; mais comme cette démarche me déplaisoit, je ne voulus point aller chez Adolphe, et

je restai près de ma tante. Voici le rapport des officiers : il étoit à-peu-près midi lorsqu'ils sonnèrent ; on ne s'empressa pas de leur ouvrir, et Charles, valet-de-chambre d'Adolphe, en donna pour raison, qu'il étoit occupé dans une chambre d'en haut. On demanda M. de Morni ; il fut l'avertir. Adolphe vint à l'instant : le principal officier lui adressa des excuses fort civiles sur la visite qu'il étoit obligé de faire, et lui dit de quoi il étoit question. Adolphe parut étonné, mais répondit assez froidement à l'officier qu'il étoit le maître de tout examiner, qu'il alloit lui remettre ses clefs. Il ouvrit lui-même son secrétaire ; il ne contenoit que quelques papiers indifférens et une cinquantaine de louis. Après quelques recherches, je ne sais qui avisa, sur un fauteuil, un porte-

feuille. À l'ouverture on y trouva pour soixante-dix mille francs de billets de la banque, portant les numéros d'une partie de ceux volés à M.<sup>me</sup> de Cerval, suivant la note qu'elle en avoit donnée. L'officier, extrêmement, surpris demanda à Morni si ce porte-feuille étoit à lui; il répondit que oui avec une hardiesse étonnante. — Les billets, monsieur, sont-ils aussi à vous? — Oui, monsieur? — D'où vous viennent-ils? — Puis-je savoir, monsieur (d'un ton assez fier), pourquoi ces questions? — Vous le saurez dans l'instant, monsieur; mais veuillez me répondre. D'où vous viennent ces billets? — Je les ai reçus ce matin en paiement pour les diamans de ma femme. — A qui les avez-vous vendus? — A M. T....., joaillier. — Où demeure-t-il? — Il m'a dit demeurer

sur le quai des Orfèvres, n.<sup>o</sup>..... — Vous n'avez donc pas été chez lui? — Non, je ne le connoissois même pas. — Comment avez-vous donc fait marché avec lui? — Il est venu hier de lui-même me proposer d'acheter les diamans dont il avoit appris, m'a-t-il dit, que je voulois me défaire. Je les lui ai vendus; il m'a apporté ce matin ces 70 mille francs, prix dont nous étions convenus, et je lui ai livré les diamans. A présent, monsieur, permettez que je réitère ma demande: Pourquoi ces questions? — Monsieur, ces billets font partie de ceux volés à M.<sup>me</sup> de Cerval; il faut savoir comment ils sont parvenus sitôt entre les mains de celui qui vous les a donnés. L'officier a dit à un de ses gens d'aller chercher M. T....., et de l'amener sur-le-champ. Adolphe a feint l'étonne-

ment à cette nouvelle. T..... est arrivé. En le voyant, Adolphe a déclaré que ce n'étoit point l'homme avec qui il avoit traité; il lui a demandé s'il n'y avoit point d'autre T....., joaillier. Celui-ci a répondu qu'il étoit le seul de ce nom dans sa profession. Il a prouvé qu'il n'avoit envoyé personne. En ce cas, monsieur, reprit Adolphe, il est clair qu'un misérable a pris votre nom pour se défaire de ces billets. L'officier avoit peine à soupçonner un homme tel qu'Adolphe; cependant ceci commençant à lui paroître étrange, il fit continuer la visite avec plus de soin que jamais. Enfin on trouva caché dans le tambour de la cheminée de la propre chambre d'Adolphe, non-seulement l'écrin qu'il prétendoit avoir livré, mais encore le reste des billets volés à M.<sup>me</sup>

de Cerval. Cette maladresse d'Adolphe seroit inconcevable, si l'on ne savoit pas que les criminels se trahissent toujours par quelque endroit; peut-être aussi avoit-il pensé qu'on ne le soupçonneroit pas. Quoi qu'il en soit, à cette découverte, une extrême rougeur lui monta au visage. Monsieur, lui dit l'officier, vous prétendez avoir livré cet écrin, comment se trouve-t-il caché ici, ainsi que les billets pris à M.<sup>me</sup> de Cerval? Adolphe a fort bien joué son rôle; il a pris un air d'indignation; et d'un ton assez ferme a répondu; Je l'ignore, monsieur; je demande qu'on fasse les perquisitions les plus sévères pour découvrir l'auteur d'un crime si noir. L'officier ne pouvant plus douter qu'il ne l'eût devant les yeux, lui a cependant demandé s'il ne soupçon-

( 184 )

noit personne, et s'il n'avoit reçu le matin aucune visite. Il a répondu qu'il n'avoit vu que le quidam qui avoit pris le nom de M. T..... et qu'il ne pouvoit accuser que lui. — C'est à regret, monsieur, a repris l'officier, que je me vois forcé de vous arrêter; mais vous devez sentir à quel point les apparences sont contre vous. Vous assurez avoir livré vos diamans à un individu qui ne se trouve point, et qui, dites - vous, vous a donné en paiement ces billets, afin de s'en défaire; mais alors, pourquoi auroit-il laissé l'écrin? pourquoi auroit-il laissé les autres billets, à quoi lui auroit servi son vol? pourquoi l'auroit-il commis; et affronté le péril d'être découvert, pour n'en tirer aucun fruit? A ces paroles accablantes, Adolphe confondu a gardé un moment le silence,

lence, puis s'est livré à quelques exclamations assez insignifiantes \*; mais

---

\* Il n'est sûrement aucun lecteur qui ne soit convaincu de l'innocence d'Adolphe, et qui n'ait deviné que ceci est une infernale trame de Lasson pour perdre son rival. On voit, sans qu'il soit besoin d'un plus grand détail, que c'étoit lui qui avoit forcé le cabinet et séduit l'homme aux diamans pour jouer le personnage de T....., et cacher l'écrin et les billets chez Adolphe. Ses ordres ayant été subtilement exécutés par ce misérable, dans un moment où Adolphe avoit le dos tourné, il lui donna la récompense promise, et le fit passer dans les pays étrangers. Il est à remarquer que quelque corrompu que fût Belnance, Lasson craignant qu'il n'eût horreur d'un crime si noir, mit tous ses soins à le tromper lui-même; il ne lui envoya même pas la lettre où il laissoit entrevoir ces odieux projets. Le récit qu'il fait ici est insidieux; on en verra ci-dessous un plus vrai dans la lettre de Charles.

sentant que la résistance seroit inutile, il a demandé pour toute grâce qu'il lui fût permis d'écrire à sa femme; on la lui a accordée. On a mis les scellés en sa présence; et après avoir rempli les formalités exigées par la loi, on l'a conduit en prison.

J'oubliois de te dire qu'on avoit aussi arrêté Charles et Jean, ses domestiques; mais leur innocence a bientôt été reconnue, on les a relâchés.

---



---

LETTRE LVIII.

*Adolphe à Nancé.*

Paris, le . . .

C'EST du fond d'une prison, où j'ai été traîné comme un criminel, que je t'écris. Je suis accusé; on me croit coupable: et de quoi, grand Dieu! Puis - je te le dire? le pourras-tu croire? Ton ami est accusé du plus bas de tous les crimes; il est accusé de vol. A ce mot, tout mon sang s'allume, mon cœur se révolte. Moi, avoir à me défendre d'une telle infamie! moi, être réduit à prouver que je ne suis pas un scélérat! Et le pourrai-je? Un concours inoui de circonstances

dépose contre moi ; je ne puis alléguer en faveur de mon innocence que mon innocence même. Ecrasé sous les apparences, si le misérable qui a voulu me perdre ne se retrouve pas, c'en est fait, je péris sous son infernal trame ; je descends au tombeau couvert d'opprobre : la mort, la mort même ne terminera pas mes malheurs ; mon nom me survivra pour l'ignominie ; il figurera parmi ceux des scélérats qui ont épouvanté le monde de leurs crimes. A cette pensée je ne suis plus maître de mon désespoir ; des larmes de rage s'échappent de mes yeux, des mouvemens de fureur..... Mes fers me font horreur.

O mon fils ! cher enfant, quel funeste héritage je te laisse ! tremblant d'entendre nommer ton père, poursuivi par la honte, tu maudiras l'exis-

tence, tu me maudiras peut-être..... !  
Ah, Nancé ! suis-je assez malheureux !

Chère, chère Lina ! à quel infortuné as-tu lié ta destinée ! quel fatal instant te l'a fait connoître ! Sont-ce là les jours heureux que tu t'étois promis ? Hélas ! dans ce moment, paisible, contente, tu souris au berceau de ton enfant ; tu m'appelles près de toi ; tu m'attends avec impatience ; les heures coulent trop lentement ; elles ne passeront que trop vite. Quel réveil ! quel affreux réveil..... !

FIN DU SECOND VOLUME.